

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1765.



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXV.



JOURNAL HELVETIQUE.



JANVIER 1765.



ADDITION à l'Essai Académique sur ce Sujet, *La Prospérité découvre les Vices & l'Adversité les Vertus* (*).

APRES avoir montré, dans la Pièce précédente, comment la *Prospérité* découvre les *Vices*, & l'*Adversité* les *Vertus*; après avoir appuyé ces vérités de divers exemples, on croit devoir en ajouter ici d'autres, avec quelques réflexions, qui les confirmeront d'autant mieux, & qui dis-

A 2

(*) Voyez Journal Helvétique, Novembre 1764. p. 504.

poséront', peut-être, plusieurs personnes à se conformer aux vues de la Providence, dans la dispensation de la *Prosperité* ou de l'*Adversité*. L'Homme sera heureux, s'il en faisoit l'usage pour lequel elles sont destinées. L'une & l'autre tendent uniquement à son vrai bonheur. Puisse nous bien comprendre une vérité si importante!

Reprenons la Proposition dans l'ordre qu'elle a été établie.

La PROSPERITE' découvre les Vices.

Il est incontestable que la *Prosperité* a produit souvent les effets les plus sinistres. Qu'on ouvre l'Écriture Sainte, on y verra que l'écueil le plus dangereux, l'écueil où la sagesse des Souverains a échoué, c'est la *Prosperité*.

Le Roi DAVID succombe à la tentation de faire le dénombrement de ses Sujets. Il se félicitoit de leur multitude, sans réfléchir, que l'Homme qui s'appuie sur le bras de la chair, manque à la confiance qu'il doit au Créateur; & sans faire attention, que les succès dont on s'aplaudit, comme étant l'œuvre de nos mains, sont rarement longs & durables. Dieu lui fit voir, tôt après, combien cette ostentation lui déplaisoit, en envoyant, contre son Peu-

flé, l'Ange exterminateur, qui fit mourir 70. mille Homes des Sujets de ce Prince. Ce terrible fléau ne fut arrêté, que par la sincérité de sa repentance.

SALOMON son Fils, si grand par sa sagesse & par la splendeur de son Trône, se corrompit dans la Prospérité. La Volupté & les Délices le firent tomber dans l'Idolatrie & dans les plus affreux désordres.

C'est dans la Prospérité qu'ACHAB, Roi d'Israel, ravit la Vigne de NABOTH, & comit des injustices & des cruautés, qui occasionèrent sa ruine & celle de sa Maison.

Une ostentation à peu près semblable à celle de DAVID, fut fatale à EZECHIAS, Roi de Juda. Ce Prince eût la vanité de faire parade de ses Trésors, aux yeux des Ambassadeurs du Roi de Babilone. Aussitôt Dieu lui envoya le Prophète ESAIE, pour lui prédire, que ces mêmes Richesses seroient enlevées de Jérusalem, deviendroient la proie des Assyriens, qui vaincroient les Juifs, & qui les rendroient Esclaves. C'est ce qui arriva en effet sous le Règne de MANASSE son Fils.

La gloire & la puissance de NEBUCAD-
NESAR, Roi de Babilone, le plongea dans l'impïété, dans l'orgueil & même dans

6 JOURNAL HELVETIQUE

L'extravagance. Ce Prince fit dresser une Statue d'or & ordonna, que chacun eût à se prosterner devant elle, pour l'adorer. En se promenant sur la Terrasse de son Palais Royal, l'orgueil, dont son cœur étoit rempli, l'engagea à s'écrier : *N'est ce pas ici la grande Babilone, que j'ai bâtie par le pouvoir de ma force & pour la gloire de ma magnificence ?* Au même instant Dieu confondit ce Prince orgueilleux. Il fut dépouillé de son Royaume & privé de son bon sens, il tomba dans la manie & dans une mélancolie noire, qui l'abrutit & l'éloigna du comerce des Hommes.

BELSCATSAR, Petit-Fils de **NEBUCAD-NESAR**, corrompu de-même par la prospérité & par les délices, fut puni de l'orgueil & de la profanation qu'il marqua, en faisant servir dans un Festin les Vases sacrés, que son Aïeul avoit tirés du Temple de *Jérusalem*. Dans le tems qu'il se livroit aux plaisirs & à la joie de la Table, & que l'on buvoit dans les Vases d'or du Temple de *Jérusalem* à l'honneur des faux Dieux, ces plaisirs furent troublés par la vision d'une Main, qui écrivit des Caractères inconnus, mais qui étoient, suivant l'explication du Prophète **DANIEL**, l'Arrêt de la condamnation & de la mort de ce Prince. Arrêt qui fut

exécuté la même nuit : DARIUS prit *Babilone* & BELSCATSAR fut tué.

A ces exemples frapans, tirés de l'Écriture Sainte, joignons en quelques uns de l'Histoire profane.

CRESUS parvint au Trône de *Lidie*, 557. ans avant la naissance de J. C. Il rendit Tributaires les *Grecs* de l'*Asie*, subjugua les *Phrygiens*, les *Mysiens*, les *Paphlagoniens*, les *Traces*, les *Cariens* &c : Il amassa des Trésors immenses & devint un des plus puissans & des plus magnifiques Princes du Monde. Dans l'ivresse de sa prospérité & de sa gloire, il faisoit un jour, en présence de SOLON, l'énumération de ses Richesses, & exaltoit la félicité de son Règne. Le Philosophe rabaisa la fierté du Monarque, en lui disant, *Qu'on ne devoit regarder aucun Home come heureux avant sa mort.* CRESUS ne tarda pas d'éprouver la vérité de cette Réflexion, donc il s'étoit moqué d'abord, croyant sa prospérité inébranlable. Après un Règne de 13. années, il fut vaincu par CYRUS LE GRAND, qui prit d'affaut la Ville de *Sardes*, Capitale de son Empire. Il tomba lui même au pouvoir du Vainqueur, qui fit élever un Bucher, pour y bruler ce Prince, qui passa subitement du faite



des grandeurs & de la félicité mondaine, à l'état le plus triste & le plus déplorable. Reconnoissant alors, que l'observation du Philosophe n'étoit que trop véritable, il s'écria : O SOLON ! SOLON ! Cette exclamation, entendue par CYRUS, sauva la vie à l'infortuné Prince. Le Vainqueur, en ayant eû l'explication, fit probablement des réflexions sur la vanité de la prospérité & de la gloire, qui le gagèrent à revêtir des sentimens plus humains. Il traita son Prisonnier avec distinction, & voulut l'avoir auprès de lui, pour prendre ses conseils dans ses autres Expéditions.

La prospérité d'ALEXANDRE LE GRAND ne fit qu'irriter son ambition ; elle le porta à n'y mettre aucunes bornes ; le Monde entier étoit trop petit pour ce Guerrier insatiable de gloire & de conquêtes : Son orgueil démesuré lui fit croire qu'il étoit plus qu'un Home, & l'engagea à se dire Fils de JUPITER. La mort mit fin à ses projets ambitieux. Ce Conquérant de l'Asie & des Indes mourut à Babuane, de poison, ou par un excès de vin, âgé seulement de 32. ans.

JULES-CÉSAR, premier Empereur des Romains, réunissoit en sa personne les qualités d'un des plus grands Capitaines

du monde, & du Prince le plus éclairé de son Siècle. Son ambition démesurée occasiona les troubles qui défolèrent la République, & causa la mort de nombre de Citoyens & de plusieurs grands Hommes. Sa prospérité, ses heureux succès, lui fournirent des armes contre sa Patrie, l'enhardirent à conjurer contre sa liberté & à former le coupable projet de l'assujettir. Ses Victoires lui acquirent la plus grande autorité. Il fut élu Dictateur perpétuel & déclaré Empereur; Dignité qui avoit fait l'objet de son ambition; mais dont il ne jouit pas long-tems: Chacun fait qu'il fut assassiné en plein Sénat, de 23. coups de poignards, à l'âge de 56. ans.

En voilà suffisamment sur cette première Partie, passons à la seconde.

L'ADVERSITE' découvre les Vertus.

On a fait voir précédemment (*) les avantages que l'ADVERSITE' procure, & combien elle nous dispose à l'humilité, à la modestie, à la frugalité, au travail, à la compassion, à la bienfaisance. Quelques exemples feront conoitre que l'École

(*) Journal Helv. Novembre p. 510.

de l'*Adversité* développe les Vertus & est très propre pour les former dans le cœur d'un Homme raisonnable.

LOUIS XII. Roi de France, avoit effuié plusieurs disgraces, étant Duc d'Orléans. Il aprit, dans l'*adversité*, à pardonner & à être bien-faisant. Louis DE LA TRIMOILLE l'avoit fait prisonnier à la Bataille de St. Aubin, avant qu'il parvint au Trône. Le Monarque lui pardonna généreusement & à tous ses énemis. A cette occasion il prononça ces paroles remarquables; *Qu'un Roi de France ne vengeoit point les injures faites à un Duc d'Orléans.* Sa droiture lui fit dire aussi: *Que si la Justice étoit bannie de la Terre, elle devoit trouver azile dans le cœur des Souverains.* Les Actions de ce Prince répondoient à ses Maximes: Il étoit juste, bon, clément & magnanime. Il diminua les Impôts à ses Sujets de passé la moitié. Pendant tout son Règne, il marqua un extrême desir de les rendre heureux. De si belles qualités lui méritèrent le titre de PÈRE DU PEUPLE: Titre bien plus glorieux que celui de *Grand, de Vainqueur, de Conquérant!*

L'*Adversité* fit d'HENRI IV. Roi de France, le meilleur des Princes: Elle excita son courage, & soutint sa valeur dans les périls, les plus éminens; il devint

sobre, frugal, énémi du luxe. Il a pris à cette Ecole à supporter patiemment les persécutions, sans chercher à se venger; elle le rendit infatigable dans tous ses travaux, prudent dans ses délibérations, actif dans l'exécution, modeste dans les succès; elle lui donna une franchise & une simplicité de mœurs admirables. Ces qualités, réunies à sa clémence, à sa bonté, à ses sentimens magnanimes, l'ont fait regarder come un des plus grands Rois, qui aient régné dans le monde. Il avoit formé le projet de rendre ses Sujets si heureux, & son Royaume si florissant, que les plus pauvres pussent mettre une Poule, le Dimanche, dans leur pot. Le détestable RAVAILLAC, par l'Assassinat de ce Grand Roi, priva la France des heureux fruits de cet admirable Plan.

Remontant aux Siècles reculés, on voit ESOPÉ, réduit à la servitude, à l'esclavage, conséquemment plongé dans une très grande adversité, acquérir à cette Ecole une haute sagesse, & une Philosophie morale aplaudie de toute la Grèce, même des Sept-Sages, & débitée dans des Fables ingénieuses, utiles & agréables.

Le Philosophe EPICÉTÈ, étoit Esclave d'EDAPHRODITE, Afranchi de NÉRON. Il puisa, dans sa servitude, une Doctri-

ne & une Morale très estimées. Il avoit, de Dieu & de la Providence, des idées plus justes que les autres Philosophes Païens. Ses mœurs étoient douces & bien réglées. Jamais il ne se laissoit emporter à la colère. Sa patience étoit admirable. Son Maître le frappant un jour avec force sur la jambe, EPICÉTÈTE le pria de cesser, & lui dit: *Si vous continuez, vous me casserez la jambe.* EPAPHRODITE frapa des nouveau, & lui brisa l'os. Le Philosophe, sans émotion & avec une tranquillité inconcevable, dit à son Maître: *Je vous l'avois bien dit; que vous me casseriez la jambe.*

Couironons ces traits d'Histoire par un autre exemple, tiré de l'Écriture Sainte, & que l'on a déjà cité dans le Journal de Novembre. C'est celui du Patriarche JOSEPH. Ce fut l'Adversité qui le rendit chaste, tempérant, fidèle Observateur de tous ses devoirs, prompt à soulager les indigens, à nourrir ceux que la famine affigeoit. La Providence fit passer ce Patriarche par l'Adversité, pour le rendre le Père des Égyptiens & le Bienfaiteur de sa Famille, qui l'avoit si maltraité. Son cœur est ému à la vue de ses Frères: Il oublie leur injustice & leur cruauté; il ne voit que leur repentir; il ne fait attention qu'à

l'état de disette où ils se rencontrent. Bel exemple de modération, de bonté, de douceur & de grandeur d'ame!

R É F L E X I O N S.

SI les exemples, que l'on a cités, & les Observations qui ont été faites, démontrent que la *Prosperité découvre les Vices*, & l'*Adversité les Vertus*, il faut convenir cependant, qu'il y a des Exceptions à l'un & à l'autre égard.

On a vû & on voit encore des Souverains, des Grands de la Terre, des Riches du Siècle, qui ne s'enflent point de ces avantages périssables, qui emploient leur Autorité à rendre les Hommes heureux, & leurs Richesses à soulager ceux qui sont dans le besoin. Seulement seroit-il à désirer que le nombre s'en augmentat pour le bonheur de l'Humanité! Ne peut-on pas dire de ces Ames magnanimes, qui font un si noble usage des biens dont celui qui en est l'Auteur les a rendus Dépositaires, que la *Prosperité manifeste leurs Vertus*?

Dans un Homme vertueux, la Prosperité donne de l'éclat à ses Vertus; elle anoblit son Ame; elle l'engage à ne se pro-

poser rien que de louable & de grand ; elle développe son Esprit, ses Talens ; elle perfectionne son goût, son industrie ; la bonne éducation qu'il a reçue l'éloigne des Vices honteux, qui dégradent, qui avilissent ; il assortit ses pensées, ses sentimens, ses actions à l'état favorable où il se trouve ; il ne s'élève au dessus des autres, que par ses Vertus & en faisant tout le bien qui est en son pouvoir.

D'un autre côté, tous ceux qui éprouvent l'Adversité n'en font pas l'usage pour lequel elle leur est dispensée. Si l'Adversité a ses avantages, pour des Persones qui se soumettent aux ordres de la Providence & qui veulent répondre à ses vues adorables ; si elle développe leurs Vertus, on ne peut disconvenir qu'elle ne développe aussi les Vices dans une Ame basse : Elle l'abat & l'énerve en quelque sorte. Cette Ame occupée de ses besoins, abîmée dans l'adiction ou dans l'indigence, ne pense qu'à son triste état ; remplie des petits objets d'y remédier, elle ne sauroit s'élever à de grandes choses.

Une longue, une acablante Adversité, met bien des gens hors d'état d'aquérir des connoissances utiles ; elle les laisse dans l'ignorance, & rétrécit, pour ainsi dire, les bornes de leur esprit ; elle les rend ti-

mides , & les empêche de développer leurs talens. Souvent elle nuit autant à leur cœur qu'à leur esprit. Elle excite leur envie. Ils voient des Richesses possédées par d'autres ; la jalousie leur fait croire, qu'ils en feroient un meilleur usage qu'eux ; ils s'irritent de leur prospérité ; ils s'aigrissent à la moindre apparence de mépris.

Come l'Indigence laisse dans l'obscurité les belles actions que pourroient faire ceux qui sont dans un état abject , ils ne font guères d'efforts pour mériter une estime qu'ils peuvent difficilement acquérir. Plusieurs Indigens se roidissent même contre la Providence , qui , suivant eux , semble les abandonner ; ils en viennent à ce point de dépravation , de murmurer contre elle. Ils ne savent pas , ou ils veulent ignorer , que la Main de Dieu est assez puissante pour les tirer de l'abîme où ils se trouvent ; qu'elle est Maitresse Souveraine des Evénemens ; que si elle a permis qu'ils fussent privés des Dignités , des Richesses , des Avantages de la Fortune , c'est pour les engager à rechercher des Biens plus précieux. Elle peut même rendre au centuple les Biens temporels que l'on a perdus , & en acorder suffisamment à ceux qui n'en ont pas été partagés. Dans cette vue la Providence veut , que les Hommes

s'aident eux mêmes ; que par leurs mœurs ; leur conduite , leur application , leur travail , ils se rendent dignes de son secours , ainsi que de l'estime & de la confiance du Prochain.

Quand on ne regarderoit l'*Histoire de JOB* , que come une simple Allégorie , elle seroit toujours très propre à nous faire sentir , combien la soumission aux Ordres de la Providence est nécessaire , & combien DIEU a de moyens pour réparer avantageusement nos pertes , & nous tirer de la triste situation où les Maladies & la Misere pourroient nous avoir plongés. Soumettons nous à ses adorables Dispensations : Remplissons nos devoirs ; laissons agir cette Divine Providence , elle soulagera , elle abrègera nos malheurs , ou elle les fera tourner à notre plus grand bien.



LE MISANTROPE.

LE Baron d'ALBAN, quoiqu'à la fleur de son âge, se dégoûta du monde, parce qu'il lui sembloit qu'il y avoit parmi les Hommes plus de mal que de bien. Il fut attaqué d'une manie ridicule; il auroit voulu que les Princes fussent de Grands-Homes, & leurs Ministres de Grands-Génies; il prétendoit que les Courtisans ne fussent point rampans; que les Femmes ne fussent ni fautes, ni légères; que les Guerriers fussent braves, & point fanfaron; que les Juges fussent incorruptibles, & éclairés; que la Jeunesse ne fût point étourdie, & la Vieillesse point minucieuse; il auroit souhaité de trouver d'habiles gens sans vanité, des Savans sans pédantisme, & de la droiture dans tous les Hommes. Enfin le Baron vouloit un Monde de différent du nôtre, un Monde imaginaire.

Dans un de ses accès de Misantropie, il se retira dans une de ses Terres; il y passa quelques années dans un doux ex-

pos : Il n'y recevoit que des gens simples & droits come lui, ou qu'il croioit tels. Aux plaisirs champêtres, il joignoit le plaisir de faire du bien aux Hommes, quoiqu'il les estima médiocrement. Le Billet suivant interrompit pour quelque tems sa solitude.

DEPUIS plus de trois ans que votre mélancolie vous retient en Province, à peine, MONSIEUR, m'avez vous rendu trois ou quatre visites : Vous n'aimez plus que la Campagne. Faudra t-il obtenir un Ordre pour vous exiler à Paris ? Votre indifférence ne devoit pas s'étendre jusqu'à moi : Venez, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer ; rendez vous, Mon Fils, à l'empressement d'un Père à qui vous êtes infiniment cher. LE PRESIDENT DE VERCEIL.

Mon Père se trompe, pensa d'ALBAN. La raison seule me retient ici : Je les connois, ces Sociétés, où l'on desire si fort de me rapeler : Une troupe de Foles & de Fous ; des Automates livrés à un tourbillon de frivolités fatigantes ; de prétendus plaisirs, qui ne sont dans la réalité, que des peines déguisées : Partout de la fadeur, de la petitesse, de la contrainte, de l'ennui : La belle vie ! Non M. le Président, ma Retraite vaut mieux ; ces beaux lieux me plaisent ; j'y suis libre ; j'y fais

ce que je veux ; nos élégans Citadins me diront que mes plaisirs sont d'une insipidité.. A la bone heure, s'ils ne sont pas piquans, ils sont tranquiles, & les seuls qui me conviennent. Voyons cependant, instruisons nous des importantes affaires que mon Père veut me comuniquer.

En arivant à *Paris*, D'ALBAN se présenta à l'Apartment de son Père. Des Plaideurs ocupoient le Président ; il n'étoit pas visible. Fort bien, *dit le fils*. D'odieuses quèrelles, d'impertinentes discussions ne permettent pas à un Père d'embrasser son Fils ! En atendant, parcourons cette Antichambre : C'est encore là un des amusemens de Paris O que de viles Créatures ! que de méprisables Mortels !

Des que le Président fut libre, il reçût son Fils avec une tendresse à laquelle celui ci répondoit de toute la sienne. N'es-tu pas encore ennuyé de ta Province, mon Fils ? ... Non, mon Père, elle me plait plus que jamais. J'y goute un bonheur qui seroit complet, si j'y jouissois de votre présence... Tu m'aimes donc, mon cher Fils ? ... Oui mon Père, de toute l'étendue de mon ame.. Hé bien, j'en exige une preuve. Jusques ici vous avez dédaigné tous les partis qu'on vous a proposés ; j'ai pardoné vos caprices à

votre jeunesse; vous avez plus de trente ans; il est tems de penser mûrement; jé veux vous marier... Me marier! s'écria d'ALBAN avec vivacité. Eh! à quoi cela est-il bon?... Vous me faites *Monsieur*, une fort jolie question. Mais cela est bon pour perpétuer un nom que nos Ancêtres ont porté avec quelque distinction:... Ah mon Père! Qu'importe qu'un nom se conserve, ou s'éteigne?... Votre Philosophie ne vaut rien. Selon vous, on devroit laisser finir l'espèce humaine!... Mais.... il n'y auroit peut-être pas si grand mal: Que de crimes, que de malheurs de moins! Laissons, *Monsieur*, laissons ce système absurde; il est contraire à toute raison, à toute loi. *Mon Père*, en connoissez vous qui ordone de se marier?.... Oui, *Monsieur*, j'en conois: La Loi de la Nature, l'Ordre des Sociétés sont absolument oposés au Célibat.... Ne seriez vous pas dans l'erreur, *Mon Père*? La Loi de la Nature pouroit bien n'être que la Loi des passions:.... Que vous êtes fertile en mauvais raisonnemens: Bref, je m'en tiens à ceci: La Nature veut qu'il y ait des Homes; il faut lui obéir.... J'oserois vous demander, *Mon Père*, si vous êtes bien assuré que l'intention de la Nature soit de conserver l'espèce humaine?

Elle nous ouvre mille & mille voies de destruction: Voyez cette Terre de douleur, ce Séjour de larmes; il est couvert de maux, tant dans le moral, que dans le physique: Sur un million d'Hommes, à peine en est-il un seul qui n'éprouve plus de mal que de bien. Cette bienfaisante Nature, est come le JANUS des Anciens; elle a un bon, & un mauvais visage. Tantôt, de l'un elle semble jeter sur les Mortels des regards favorables: Ne nous fions pas à ce visage hypocrite. De l'autre, Marâtre cruelle, elle nous jette des coups d'œil de couroux. Vous dirai je ce que je soupçonne de ses desseins? C'est qu'elle ne fit d'abord les Hommes que pour se divertir, come un coup d'essai: Ensuite mécontente de son œuvre tragico-mique, elle se servit du Déluge come d'un dénouement convenable. J'ignore parfaitement pourquoi elle permit que quelques Hommes échappassent de cette catastrophe, à moins qu'on ne dise que la Nature, en qualité de femelle, est sujette à vouloir, & à ne vouloir pas. Le Président impatienté, se leva. Je 'croiois, *dit-il*, que Mrs. de la Philosophie parloient toujours raisonablement. Faisons trêve à ce badinage; après dîné nous reviendrons au sérieux.

Pendant le diné, d'ALBAN fut très rêveur. Prendre une Femme, *disoit il en lui-même!* Il n'en fera rien assurément. Si j'en prenois une, je voudrois qu'elle fut estimable; & où se tient-il ce Phénix merveilleux? A la vérité elles sont affés jolies; hé bien, on les aimera; mais les épouser... Ce ne sera pas moi, je ne suis pas assés ennemi de moi même.

Toujours occupé de ses idées chagrines, d'ALBAN suivit son Père, qui s'expliqua de la sorte: Je comprends, *Mon Fils*, que vous n'avez gueres de penchant pour l'Hi-men: J'avoué qu'il a son pour & son contre; mais toutes les choses d'ici bas ont deux faces, come JANUS dont vous parliez tout-à-l'heure. Tout considéré, il faut se déterminer pour ce que je vous propose. Come vôre Ami, je vous le conseille; come vôtre Père, je le veux. J'ai même déjà pensé à deux Persones en qui la Naissance, la Fortune, la Figure sont réunies à un Caractere heureux: L'une est Melle DE MONTEIL; Melle DESECURES est la seconde. Choisissez maintenant. & plus d'incertitudes, je vous prie. Je ne suis pas incertain, répondit d'ALBAN; je ne veux ni l'une ni l'autre... Et la raison, s'il vous plait?.... C'est d'abord que la première a vécu dans le plus

grand-Monde: Je fais qu'elle a suivi l'usage, & qu'on ne peut rien objecter de positif contre ses mœurs; mais quand une Fille vit ainsi, on ne fait pas tout ce qui se passe en secret: L'haleine du Zéphir flétrit une Rose; conservera-t elle sa fraîcheur, quand les Aquilons soufflent sur elle de toute part? La jalousie, ni les soupçons ne sont point dans mon caractère; cependant si j'étois condamné au Mariage, je voudrois que la vertu de ma Femme fut à l'abri du doute le plus léger. Je pense qu'un Home délicat n'épousera jamais, sans répugnance, qu'une Fille élevée dans la retraite la plus sévère... Ainsi, *Monsieur*, avec de pareilles idées, vous ne vous marierez jamais!... Je le souhaite, mon Père... Entêtement! Prodigueuse obstination! Cependant voyons ce que vous avez à opposer contre Melle DESECURES. Vos Aquilons n'ont pas soufflé de ce côté; elle n'est presque jamais sortie du Couvent. Ah mon Père, le Vent est subtil, la Grille ne l'arrête pas toujours: Je fais que Melle DESECURES a aimé le Marquis de BREUIL; ils se seroient mariés sans la mort du Marquis.... La conséquence?... Elle est simple; je mérite bien peu, si je ne mérite pas un

Cœur tout neuf. O Dieu ! s'écria le Président. Ce Fils si cher, ce Fils l'espérance de ma Vieillesse, & de ma Famille ! Hélas ! il me pénètre de la plus amère douleur. Les résolutions du Fils ne tinrent pas contre l'émotion du Père. Pardonnez, dit-il, à mes alarmes ; Je me marierai, puisque vous le voulez. Tu me rends la vie, mon Fils. Choisis entre celles que je t'ai proposées, ou toute autre, peu importe. L'essentiel est que tu me donnes des Successeurs.

Peu de tems après, d'ALBAN dit à son Père, qu'ayant mûrement pesé la chose ; il se déterminoit pour la Fille de M. PINOT, Fermier du Château de *Verceil*. Quoi, dit le Président ? La Fille de PINOT mon Fermier, pour en faire votre Femme ? Assurément, répondit d'ALBAN, faites moi la grace de m'entendre. Je n'ai point vu cette petite Fille depuis quatre ans. Elle en avoit dix alors ; elle étoit remplie d'esprit & de graces ; elle a été dès lors dans un Couvent de *Tours*, où je sais qu'on élève très bien les Enfants. Je présume qu'elle doit être maintenant une aimable Fille. A la vérité on dira qu'elle est d'une Condition basse mais, mon Père, j'espère que vous m'estimez assez pour croire que cette raison n'en est pas une

pour moi ; ou plutôt c'en est une pour
 que je préfère cette jeune personne ; elle
 m'en sera plus attachée ; la reconnaissance
 & l'amour l'uniront à son Mari ; elle n'a
 mitera pas ces évaporées , qui aiment tout ;
 excepté leurs Epoux. Ma Femme sera
 pour moi , pour moi seul. Je ne m'arrête
 point à la disproportion de nos fortunes ;
 j'ai cinquante mille livres de rente , c'est
 plus qu'il n'en faut pour deux. Vous
 voyez , mon Père , que mon projet n'est
 pas si extravagant. . Pardonnez moi , M.
 pardonnez moi ; il l'est beaucoup. Une Fille
 sans nom , sans fortune , une PAMELA. .
 Pauvre HENRIETTE ! s'écria d'ALBAN. S'il
 étoit semblé bon à la Fortune de la met-
 tre dans une position assez brillante , pour
 être impunément une Etourdie , ou une
 Coquette , on l'admireroit ; mais elle n'a
 que ses charmes innocens ; c'est une PA-
 MECLA. Mon Fils , reprit le Président , s'il
 n'y a pas de milieu entre Melle PINOT ,
 & le Célibat , je vous accorde mon agré-
 ment ; le premier mal est moins grand
 que le second.

D'ALBAN , muni de cette espèce de con-
 sentement , partit pour le Château de Ver-
 teil. Son arrivée y répandit la joie. Il
 étoit simple , & bon ; tous l'aimoient.
 Mad. PINOT ne pouvoit contenir sa bruyante

te satisfaction. Quatre années sans venir nous voir, *dit-elle* ! Nous vous tenons aujourd'hui, MONSIEUR ; vous ne nous échaperés pas si tôt. D'ALBAN, délivré des empressements de Mad. PINOT, demanda des nouvelles d'HENRIETTE. A ce nom le cœur de Mad. PINOT s'ouvrit ; la tendresse maternelle se répandit come un torrent : Mon HENRIETTE, *Monsieur*, mon HENRIETTE, je veux que vous la voyez. Quand vous étiés ici, elle promettoit beaucoup, maintenant c'est toute autre chose ! Mon HENRIETTE est une Fille charmante ; c'est un Ange ; elle en a la bonté, & la beauté ! D'ALBAN sourit. Je ne doute pas, *dit-il*, de la justesse de vos éloges. Qu'en pensez vous M. PINOT ? Celui-ci parla de sa Fille avec modestie ; mais sa Femme reprit le panégyrique avec un amour de Mère... Voyez vous, Monsieur, HENRIETTE n'a pas sa pareille ; on en dira tout ce qu'on voudra ; c'est mon avis, à moi. Nous sommes tous heureux, quand nous pouvons l'avoir ici un jour : Il est vrai que la petite Masque, avec une caresse, me fait faire tout ce qu'elle veut. Je suis vive ; demandez à mon Mari. Un sourire, un baiser d'HENRIETTE me rend aussi tranquille, que si je ne m'étois pas fâchée. Mon HENRIETTE est im-

payable, aussi n'épargnons nous rien pour son éducation ; elle écrit mieux que le Maître d'école ; elle chante mieux que M. le Curé. Les Religieuses nous ont engagés à lui acheter un grand Cofre , qui fait du bruit come une Oigue ; je crois qu'on apelle cela un *Traversin* ; hé bien , c'est un enchantement d'entendre le Cofre quand elle promène ses petits doigts dessus.

Les louanges que la Mère donoit à sa Fille ne déplaisoient point à d'ALBAN ; il espéra de trouver HENRIETTE digne de lui. Tout lui convenoit dans elle, jusques à sa jeunesse, qui lui donoit du tems pour travailler à en faire une Femme sensée. Je dois craindre pensoit il, de ne pas réussir. Que les Femmes sensées doivent être rares ! Si JUPIER en eût fait une seule, il l'eût garée pour lui, & n'eût pas pris son extravagante JUNON. O mon Père ! Vous m'avez doné la vie ; je vais vous en témoigner une reconoissance excessive ; je vais prendre une Femme !

Le Baron prit tristement le chemin de *Tours* ; il vint descendre à la porte du Couvent d'HENRIETTE. Elle parut, & se présenta avec une aisance, mêlée de modestie & de politesse, qui plut assés au spectateur. Il consideroit son air, son maintien, ses graces. On ne la flate point,

dit-il assez haut, pour être entendu d'HENRIETTE, & pour l'embarasser. Elle est intéressante; elle peut servir d'excuse à une folie. Prenons des sièges Melle, je suis un Ami de votre Famille : Me reconnoissez vous? HENRIETTE le regarde, se lève aussi-tôt: Oui, oui, M. je vous reconois; j'ai l'honneur de parler à M. le Baron... Je vous prie de vous asseoir, Melle; fais t-on ainsi des cérémonies dans votre Couvent? Mais M. je dois tant de respect au Fils de Monseigneur le Président... Vous nous devez seulement de l'amitié. D'ALBAN la consideroit, & y prenoit plaisir; il lui demanda quel âge elle avoit? M. j'ai treize ans, sept mois, & vingt jours... Fort bien, Melle; vous êtes exacte dans vos calculs: ... Oh M. c'est que je sortirai du Couvent dès que j'aurai quatorze ans... Vous ne vous y plaisés donc pas Melle... J'aime encore mieux mon Père & ma Mère... Et quand vous serez hors d'ici, sans doute vous vous marierés bientôt après?... Je l'ignore M. mais si mes Parens le veulent, il faudra bien obéir.. A merveille Melle, vous êtes obéissante; mais s'ils vouloient que vous fussiés Religieuse... Ah M. non, non; jamais ils ne le voudront... Je l'espère Melle; mais en suposant qu'ils le

voulussent? ... Alors je serois Religieuse ; mais bien malgré moi, je vous assure... Je comprends, Melle, vous ne ferez pas Religieuse : Je vous apprendrai même qu'on pense déjà à vous établir, & pour ne vous rien cacher, on m'a donné comission à moi même de vous en parler. Je connois le sujet, qui doit vous être présenté: Je le crois digne de vous, aimable HENRIETTE, si quelqu'un en peut être digne. La belle Pensionnaire baissa les yeux, & rougit. Vous ne répondez point, Melle?... M. le Baron badine peut être... Non Melle. Je ne me mêlerois point d'un badinage; je ne vous dis rien que de vrai... Je n'ai jamais entendu parler de choses si sérieuses: Sans doute M., mes Parents devoient entendre parler de cela avant moi : Je suis si jeune... Vous me ravissez, Melle, en vérité. Tranquillisez vous à l'égard de vos Parents; leur consentement est assuré. Quant à votre âge, je le conois come vous : Vous êtes assez âgée pour être une Femme raisonnable. Mais pour que vous puissiez vous déterminer avec conoissance de cause, je vais vous faire le portrait de celui pour qui je parle. Regardez moi come votre Ami ; Un oui ou un non décideront la question. Répondez moi, je vous prie, avec votre

naïveté naturelle ; le voulez vous bien, Belle HENRIETTE?... Oui M. je le veux bien ; je dis toujours la vérité.... Aimable Enfant ! Charmante HENRIETTE ! Ecoutez moi A l'égard de la fortune & de la probité de celui pour qui je vous parle, vous pouvez vous en rapporter à moi. Voici ses sentimens secrets. Il veut vous aimer uniquement, & constamment ; il veut vous acorder sans exception tout ce qui sera de votre gout, persuadé que vous n'exigerez jamais rien que de convenable. Jamais de querelles, de chagrins, de froideur : On aura pour vos défauts, car tout le monde a des défauts, Belle HENRIETTE ; on aura pour eux une indulgence complète ; on mettra son bonheur à faire le vôtre. Mais on demande que tout soit réciproque, & que vous fassiez à votre tour, tout ce qu'on veut faire pour vous. Que dites vous Melle de ce singulier projet?... Et que voulez vous que j'en dise, M., la chose parle d'elle même : Le projet est juste ; est-ce que tous ceux qui vivent ensemble ne vivent pas de cette façon?... Pas toujours Melle, pas toujours. Vous trouvez donc le projet juste ? Oui M., assurément ; il faudroit que je fusse folle pour y trouver quelque chose à redire. Très bien, Melle.

il n'e me reste plus qu'à vous demander, si
 vous voudriez absolument que votre Ma-
 ri eût une belle figure?... J'aimerois assés
 cela M., mais j'aimerois encore mieux qu'il
 eût un beau cœur.... Vous avez, Melle
 autant de jugement que de beauté: Do-
 nez moi votre main, je vous la demande
 cette belle main; je parlois pour moi mê-
 me, je veux être à jamais votre Epoux,
 & votre Ami; je veux être à jamais à
 vous; mais consultez votre cœur: Voyez
 s'il y consent; vous ne répondez pas à
 ma proposition; vous est-elle désagréable?...
 Ah M... , Achevez Melle... Un bonheur
 si grand !... Oui, ma chère HENRIETTE,
 j'espère que nôtre bonheur sera grand.
 Vous y consentez? Vous êtes un Sei-
 gneur; je suis la Fille de votre Fermier...
 Que dites vous, Melle, je suis un Home,
 & vous êtes une Fille, belle, sage, &
 pleine d'esprit: Vous êtes assés noble pour
 moi... On vous blamera M., & vous ne
 m'aimerez plus; vous me mépriserez peut-
 être... Vous méprisez, ô Ciel! Comenta
 cette horrible idée à t'elle pû se présenter
 à vous? Vous méprisai-je maintenant, &
 ne ferez vous pas toujours la même?...
 Votre bonté pour moi, M., est bien grande,
 mais le monde; vous savez qu'on dit qu'il
 est si malin... Oui, mon HENRIETTE.

Je le fais ; je fais de plus , qu'il est souvent un lot ! Ce n'est pas pour lui que je vous épouse , je pense ; ainsi plus de craintes frivoles. Consentez vous à être à moi?... Oui M., de tout mon cœur ; je serois indigne de vivre , si je ne vous aimois plus que ma propre vie... D'ALBAN lui prit la main , la baisa , lui mit un Diamant. Voilà une affaire conclue , dit il. Demain nous viendrons vous retirer d'ici. Adieu , mon HENRIETTE... Vous me quittez déjà ?.. Que ce reproche est doux ! Bientôt nous ne nous quitterons plus. Sans cette clôture incomode , continua d'ALBAN , je pourrois je crois , vous embrasser. HENRIETTE s'approchoit , quand une Sœur ecoute acourut en criant : Quelle indécence , bon JESUS ! Baiser nos Pensionnaires ! Le puissant métal , qui fit tomber les fers de DANAB' , fit son effet ordinaire sur ceux de la belle Pensionnaire ; On ouvrit une petite grille , destinée sans doute aux amours ; l'Amant prit sur les lèvres de sa Maitresse , ce premier baiser , qui , dit-on , n'est pas le moins doux ; & partit.

Sa raison & son cœur s'unissoient pour approuver le choix qu'il venoit de faire ; cependant le préjugé n'étoit pas encore détruit &

détruit : Il pensoit qu'en se mariant, il faisoit une action plus hardie, plus intrépide, qu'un fier *Anglois*, en se donant la mort, quand il est las de vivre. En arrivant au Château, il s'expliqua avec le Fermier & sa femme, d'une manière si précise & si claire, que malgré leur étonnement, il ne leur demeura aucun doute. Les choses furent conduites rapidement. En quatre jours tout fut fait. L'aimable HENRIETTE devint la Barone d'ALBANI. La jeune Barone obtint le suffrage de tous les Hommes. Comme elle avoit beaucoup de beauté, & point de parure, elle plut un peu moins aux Femmes. D'ALBANI mit sur sa Toilette une Bourse pleine d'or. Elle étoit destinée pour les emplettes d'HENRIETTE. M., lui dit-elle, ces emplettes sont elles pour la Barone, ou pour HENRIETTE?... Comme vous voudrez, ma chère... Je crains de vous déplaire; conduisez-moi... Conduisez vous suivant votre gout, il ne vous égarera point... Je puis donc me mettre simplement?... Ouis, si vous l'aimez mieux... Puisque vous le trouvez bon M., je décide pour la simplicité; ainsi tout cet or m'est inutile... Vous me forcez, mon HENRIETTE, de vous estimer, autant que je vous aime.

Je pense affés come vous ; vous n'en vaudrez pas moins , pour être fans faste & fans vanité ; les ornemens font un mérite bien mince ; ils vous font inutiles ; cependant une jeune personne aime un certain éclat ; disposez de ceci come vous voudrez.

Elle en disposa noblement ; elle remit le tout à son Père pour le distribuer aux Pauvres de la Paroisse , afin , dit elle , qu'ils prient Dieu pour mon cher Bienfaiteur , & pour des Parens , si bons. D'ALBAN , instruit de la charité de sa Femme , lui dona une sòme plus considérable que la première .. Que ferai-je de tout ceci M. ? J'en suis embarrassée : ... Et pourquoi chère HENRIETTE , il est aisé de vous défaire de cet argent come de l'autre : Vous savez si bien placer vos fonds ; vous en faites un emploi légitime & glorieux ; continuez , vous me forcerez à vous admirer. Au reste vous ne pouvez vous passer d'argent. Je gage que vous n'en avez point ?... Pardonez moi , M. , Voiez , voiez ; j'ai quatre Louis dans cette Bourse... Vous êtes opulente , HENRIETTE ! Quatre Louis & cinq cents qui sont dans cette Cassette ; vous comprenez , vous qui calculez si juste , que cela fait Cinq cent quatre Louis , dont vous vous servirez s'il vous plaît,

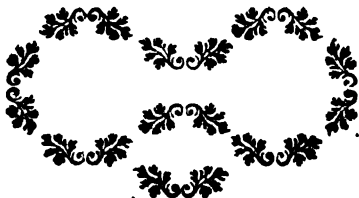
Vous me feriez quelque peine, si vous n'aviez pour moi cette complaisance.

Cependant on ne recevoit de *Paris* aucunes nouvelles. D'ALBAN craignit que son Père, quoiqu'il eût consenti à son Mariage avec une PAMELA, n'en fut secrètement offensé : Déjà il pensoit à partir pour se retirer dans ses Terres, quand un soir, qu'il prenoit le frais avec sa Femme, car ces Epoux osoient se promener ensemble, ils apprirent que le Président arrivoit. Ils acoururent. Le Président reçut la tremblante HENRIETTE avec des manières si gracieuses, qu'elle en fut entièrement rassurée : Le mal, come il l'appeloit, étoit fait : Vertu, Esprit, Beauté, Talens, la petite Barone avoit tout ; la Noblesse du Sang lui manquoit seule. On tâchera, leur dit-il, de masquer ce défaut par les Ajustemens les plus pompeux : Personne ne s'avisera de le chercher sous l'or, & les pierreries : Ah, M., répondit la Barone, la qualité que M. votre Fils a daigné m'accorder, est une parure plus belle que tout cela. Obéissons ; chère HENRIETTE, dit le Baron, non pour en imposer aux foibles yeux du vulgaire, mais pour satisfaire un Père si indulgent. Votre condescendance, *Mes Enfans*, m'est

agréable, reprit le Père. Voici les Pierres de feu mon Epouse; recevez les de ma main, HENRIETTE; j'ai donné mes ordres pour un Equipage qui arivera bientôt ici, avec tout ce qui convient à la circonstance: Maintenant nous avons autre chose à régler. Vous êtes marié, Mon Fils, c'étoit ce qui importoit le plus: Il n'est resté qu'à vous remettre ma Charge. Je touche à la vieillesse; il est tems de prendre du repos, & de vivre pour moi. Oui, *mon Père*, répondit le Baron, il est tems de vous reposer, & de vivre pour vous, & pour nous; mais je vous prie de me dispenser d'accepter votre Charge; je n'ai ni l'inclination, ni la patience, ni les talens nécessaires pour juger des Procès, pour me mêler de tant de misérables contestations... Mon dessein ne fut jamais de vous gêner; Si le Barreau ne vous plait point, prenez le parti des Armes, je me charge de vous acheter un Régiment... Un Régiment! Je vous remercie, mon Père; je déteste la Guerre; elle est selon moi, le Métier de ceux qui n'en ont point d'autre, le Métier des Dupes: Si mon Pays étoit ataqué par un injuste Agresseur, eussai-je mille vies, je les sacrifierois toutes dans ce cas; mais s'exposer à répandre le Sang des Homes, ou

le mien, parce qu'une odieuse ambition, ou une politique pitoyable porte les Princes à ruiner la moitié de leurs Sujets, & à faire égorger l'autre! Non, mon Père, il n'est pas possible... C'est à dire M. que vous vous proposez de végéter dans votre Campagne, come un Être inutile à la Société? J'ai Cinquante mille livres de rente, répondit d'ALBAN; il y aura bien du malheur, si, avec de l'ordre, je ne mets tous les ans en réserve la moitié de cette Sume. Mon Métier & celui d'HENRIETTE continua t-il, en la regardant en souriant, sera de placer cet Argent à propos. HENRIETTE aime assez cette occupation; je l'aime aussi; j'espère que nous ne serons pas entièrement inutiles à la Société. Vous êtes singulier, mon Fils, dit le Président; vous ne vous prêtez à rien, ni aux usages du Monde, ni à sa façon de penser. Et pourquoi m'y prêterois-je, lors qu'elle est mauvaise! répondit le Baron. Pourquoi me gênerois je pour lui? Ma satisfaction m'est plus chère que la sienne; je n'ai nul besoin de lui; que ceux qui en ont besoin se rendent ses Esclaves, s'ils veulent; je ne veux prendre d'autre peine pour lui, que celle de me moquer de ses ridicules.

Le Président comptoit, qu'ayant triomphé de la répugnance de son Fils, sur l'article du Mariage, il auroit le même succès sur tous les autres. Il se trompa : D'ALBAN vécut toujours en Province. HENRIETTE & lui s'occupèrent à y faire des heureux ; ils le furent eux mêmes.





E X A M E N

*Des principaux Articles du DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE portatif.*

CE Livre, qui paroît depuis peu de tems, a déjà excité l'attention de divers Gouvernemens; il a été flétri dès sa naissance. Cette juste censure, loin de prévenir les effets pernicioeux qu'il est capable de produire, ne servira peut être qu'à piquer la curiosité d'un plus grand nombre de Lecteurs. Il est de l'intérêt commun de l'Humanité, de dévoiler les Erreurs, que l'on ose nous présenter sous le nom de *Philosophie*; de faire voir, qu'au lieu de nous instruire, on nous séduit; que, sous prétexte de déraciner d'anciens préjugés, on nous en inspire de plus pernicioeux; qu'en feignant de nous guérir d'une crédulité excessive, on veut déraciner de nos Cœurs tout sentiment de respect pour la Vérité & pour les Mœurs, pour les Loix & pour la Religion.

Un Ouvrage périodique ne peut être plus utilement employé, qu'à précautiones

les Lecteurs contre les pièges que l'on tend à leur bonne foi, & à venger la *Raison*, des outrages que lui fait tous les jours une *fausse Philosophie*. L'on se propose de consacrer tous les Mois un Article à la réfutation de ce trop fameux Dictionnaire. Sans s'informer qui en est l'Auteur, on montrera; qu'il n'a ménagé, ni la vérité, ni sa propre réputation; qu'il a également défigurè l'Histoire, la Morale, la Métaphisique; que s'il a crû ce qu'il avance, il est fort mal instruit; que s'il ne le croit pas, il est de mauvaise foi. On sera forcé, par les bornes étroites d'un Journal, à traiter succinctement les Matières; mais on tachera de ne rien omettre d'essentiel.

A B R A H A M.

Le but de cet Article est de nous faire douter de l'Histoire de ce fameux Patriarche. C'est, dit-on, un de ces Hommes plus connus par leur célébrité, que par une Histoire bien avérée. En feignant de n'en vouloir qu'aux fausses Traditions des Arabes, l'on ataque de front le récit de MOÏSE, & l'on argumente contre le Texte de la Genèse. L'artifice est grossier; mais ordinaire à ces prétendus Philosophes,

MOÏSE cependant devoit être bien instruit: LEVI, son Bifaieul avoit vécu 33. ans avec ISAAC, Fils d'ABRAHAM; il n'y a que trois perſones entre celui-ci & MOÏSE, quoiqu'il y ait cinq Générations. On ne peut l'accuſer de manquer de ſincérité, puisqu'il raporte des faits qui ne paroiffent point honorables à ſes Ancêtres, & qu'il auroit pû ſupprimer. Si cette Hiftoire avoit été forgée dans les tems poſtérieurs, il auroit été impoſſible à un fauſſaire d'ajuster ſi exactement les Evénemens avec l'état où ſe trouvoient alors les différens Peuples de la Terre.

Selon les Arabes, c'eſt ABRAHAM, qui a bâti la *Mecque* & il y eſt mort. Nous ne garantisſons point les Traditions des Arabes; ils n'ont point eû, come les Juifs, une Hiftoire non interrompue de leurs antiquités. C'eſt uniquement par celle-ci que nous ſomes inſtruits des Actions d'ABRAHAM, & jamais elle n'a parlé de la fondation de la *Mecque*.

L'Auteur oſe d'abord les Conquêtes & la proſpérité des Descendans d'ISMAEL à l'état d'abjection & de miſère où ſont aujourd'hui ceux d'ISAAC; les avantages que les premiers ont eû ſur les ſeconds. Et voilà juſtement ce qui nous convainc de la vérité de nôtre Hiftoire. Cet Evé-

nement est annoncé long tems avant son accomplissement: ISMAEL y est dépeint comme un *Homme farouche, dont le bras sera levé contre tous, & qui dressera ses Tentes sous les yeux de ses Frères.* GEN. XVI.

§. 12. L'antipatie héréditaire des deux Races est un garant qu'elles ne se sont point accordées pour s'attribuer faussement la même origine, ni pour observer l'usage singulier de la Circoncision, come une marque de leur fraternité.

A ne juger des choses que par les exemples de nos Histoires modernes, il seroit assez difficile qu'ABRAHAM eût été le Père de deux Nations si différentes. Ainsi l'Auteur nous découvre lui même la source de ses objections frivoles. Il veut nous faire juger du Siècle d'ABRAHAM, par l'exemple de nos Histoires modernes: La comparaison est elle juste? Quatre cents ans après le Déluge l'Univers étoit il peuplé, policé, gouverné come aujourd'hui? Les mœurs, les connoissances, les usages de la Société pouvoient ils être les mêmes? La différence qui se trouve entre l'Histoire d'ABRAHAM & nos Histoires modernes est donc une nouvelle preuve de la vérité

Il étoit né en Caldée; cela est vrai: Il

étoit Fils d'un pauvre Potier ; cela est faux : C'est une rêverie des Rabins contraire à l'Écriture. ABRAHAM étoit déjà très puissant , à la manière de ces tems là , quand il sortit de Haran , ou Charan : Il en emporta tous ses biens & tous les Esclaves dont il avoit fait l'acquisition , GEN. XII. v. 5. Peu de tems après , son Neveu & lui se trouvèrent obligés de se séparer , parce qu'ils étoient trop riches pour pouvoir habiter ensemble. Chap. XIII. v. 6.

• Selon la Genèse , dit-on , ABRAHAM avoit 75. ans , lors qu'il sortit du Pays de Haran , après la mort de son Père ; mais la Genèse dit aussi que THARE' , ayant engendré ABRAHAM à 70. ans , ce Tharé vécut jusqu'à 205. ans , & qu'ABRAHAM ne partit d'Haran , qu'après la mort de son Père. A ce compte il est clair , par la Genèse même , qu'ABRAHAM étoit âgé de 135. ans quand il quita la Mésopotamie .

Il y a ici une faute grossière. C'est quand ABRAHAM quita Haran , & non la Mésopotamie. Il paroît certain que Haran n'étoit point dans la Mésopotamie. THARE' étoit parti de chez lui , pour quitter le Pays des Caldéens , Gen. XI. v. 31. Il n'est donc pas probable qu'il se soit arrêté au de-là de l'Euphrate.

On trouve trois Villes nommées *Chara* ou *Charra* dans les Géographes; l'une au de-là de l'Euphrate, près d'*Edeffe*; l'autre beaucoup plus en deça près de *Palmire*; la 3me dans la *Sirie*, à peu de distance de *Damus* & de la *Palestine*. Si *Haran* est l'une ou l'autre, come les Savans le soutiennent, toute la vraisemblance est pour la troisiéme. Venons à la difficulté de Chronologie.

Cette objection que l'on a pû aisément copier dans les Comentateurs, & qui fait un embarras dans nos Versions, est une méprise fort simple de ceux qui ont copié le Texte original; deux aspirations, de figure semblable & prises l'une pour l'autre, ont fait toute la confusion. Au lieu de lire, Gen. XI. v. 32. que THARE' est mort à *Charan*, il n'y a qu'à lire, après *Haran* son Fils, dont le décès est raconté v. 28. L'Homme le moins au fait de l'Hébreu, fait que la préposition, qui se traduit par à ou en signifie aussi souvent après ou ensuite. L'équivoque entre HARAN Fils de THARE' mort avant lui, & *Charan* Ville ou Pays, est si sensible, que le Savant BOCHART a crû, que THARE' lui-même avoit ainsi nommé son séjour, en mémoire de son Fils HARAN. Il seroit aisé de montrer, que cette leçon s'a-

corde parfaitement avec la suite de la Narration, avec d'autres Textes de l'Écriture, & fait disparoitre toute difficulté; mais cette discussion nous meneroit trop loin.

ABRAHAM alla d'un Pays idolatre, dans un autre Pays idolatre, nommé Sichem en Palestine. Nouvelle fausseté démentie par le Texte même. Ce qui est dit de MELCHISEDECH, chap. XIV. & d'ABIMELECH Roi de Guézar chap. XX. prouve évidemment qu'alors le vrai Dieu étoit connu & adoré dans la Palestine. Le vrai motif de la transmigration d'ABRAHAM étoit l'idolatrie introduite récemment chez les Caldéens: Il est ridicule de dire, que l'esprit humain comprend à peine les raisons d'un pareil voyage.

La Langue Caldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem. Nôtre Philosophe auroit dû par prudence s'abstenir de parler des Langues, dont il paroît peu en état de juger. Celle des Caldéens & celle des Habitans de la Palestine étoient deux Dialectes différens en quelque chose, mais assez semblables, sur tout dans les premiers tems, pour que les deux Peuples pussent s'entendre aisément. Cela est évident par l'Histoire Sainte, & démontré par ce qui nous reste encore de ces deux Langues.

Sichem est éloigné de la *Caldée* de plus de cent lieues, & selon l'Auteur, il faut passer des *Déserts* pour y arriver. Mais il traite aussi mal la Géographie que l'Histoire; nous en verrons plus d'une preuve. Il n'est point nécessaire de passer des *Déserts*, pour arriver depuis l'*Euphrate* dans la *Palestine*, puisque l'on peut traverser la *Sirie* & cotoyer la Mer. Les Peuples *Nomades* & acoutumés à camper, tels qu'étoient alors les Patriarches, les Troupes de Sauvages, les Hordes de Tartares, font sans difficulté de plus longs trajets.

A peine est-il arrivé dans le petit Pays montagneux de *Sichem*, que la famine l'oblige d'en sortir pour aller chercher des vivres en *Egypte*. Il y a, dit-on, deux cents lieues de *Sichem* à *Memphis*. La vérité est, que selon les Cartes il n'y en a pas cent, & il n'est point dit qu'*ABRAHAM* soit allé à *Memphis*. Il y avoit tout au plus 40. lieues françoises, depuis le centre de la *Palestine*, où étoit *Sichem*, jusqu'à la frontière de l'*Egypte*; & beaucoup moins depuis cette frontière jusqu'à *Tanis*, où régnoit *PHARAON*, selon l'opinion commune. Il est encore plus faux qu'*ABRAHAM* eût alors 140. ans; il n'en avoit pas 80. C'est mal à propos que l'on avance, que *SARA* son Epouse, âgée de 65.

ois, n'étoit qu'un Enfant en comparaison de lui. Nous verrons bientôt qu'ABRAHAM n'avoit que dix ans plus qu'elle.

Ces Erreurs, quoi qu'inexcusables, ne sont rien, en comparaison du dessein détestable que l'on prête à ABRAHAM de tirer parti en Egypte de la beauté de son Epouse. Le Texte de MOÏSE n'autorise point cette calomnie. Je prévois, dit ABRAHAM à SARA Gen. XII. v. 11. que les Egiptiens seront frapés de votre beauté; dès qu'ils vous auront vue & qu'ils sauront que je suis votre Epoux, ils me mettront à mort, pour vous posséder. Dites leur, je vous prie, que vous êtes ma Sœur, afin qu'ils me fassent du bien par considération pour vous. Remarquons d'abord qu'ABRAHAM n'engage point son Epouse à mentir; elle étoit véritablement sa Sœur du côté paternel, quoiqu'elle ne fut pas sa Sœur uterine. Gen. XX. v. 12. Mais notre Auteur comence par supposer que c'étoit un mensonge. Feignez que vous êtes ma Sœur, lui dit-il. Il n'y avoit pas besoin de feindre, puisqu'elle l'étoit véritablement. Il devoit bien plutôt lui dire, feignez que vous êtes ma Fille: Alors ABRAHAM auroit menti, & c'est ce qu'il ne vouloit pas faire.

Les soupçons d'ABRAHAM furent véri-

sés. SARA arrivée en *Egypte* fut enlevée & conduite au Roi. L'Écriture ne donne aucun lieu d'imaginer, que l'on ait atenté à sa pudeur; il est dit seulement, que Dieu punit PHARAON, à cause de l'enlèvement de SARA: Preuve que Dieu veilloit sur elle & sur son innocence. Mais notre Philosophe a le talent de tout empoisonner; il ne tient pas à lui qu'ABRAHAM ne soit regardé come un Mari criminel, qui a prostitué son Epouse.

On lui fit en *Egypte* des présens considérables; on lui donna du bétail & des Esclaves, principale richesse de ces tems là: Ce qui prouve, dit l'Auteur, que l'*Egypte* dès lors étoit un Royaume très puissant & très policé; par conséquent très ancien. Cela prouve précisément le contraire. Un Roi qui, pour toute magnificence, fait présent de Bétail & d'Esclaves, ne sera jamais regardé come un Souverain fort puissant; ou bien il faudra dire qu'ABRAHAM étoit aussi un grand Monarque; tort peu de tems après il est obligé de se séparer de son Neveu, à cause de la multitude de leurs Troupeaux & de leurs Esclaves. Gen. C. XIII. il se trouve en état, avec ses seuls Domestiques, de défaire une petite Armée, qui avoit

avoit fait fuir devant elle cinq Rois avec toutes leurs forces. On fait ce que c'étoit que les Rois de ces premiers tems : ABRAHAM, à la tête de ses trois cents Hommes, auroit peut être fait trembler ce Roi Egiptien, qu'on nous donne pour un Prince puissant.

C'est aussi une plaisante preuve d'un Royaume policé, que la hardiesse d'enlever une Femme étrangère, à cause de sa beauté. Voilà come ce Royaume d'*Egypte* se trouvoit si ancien, environ 250. ans après la dispersion, tandis que l'Empire d'*Affirie*, plus voisin du berceau du Genre-Humain, començoit à peine à éclore.

Mais tel est le raisonnement de nôtre Philosophe, aussi savant Antiquaire qu'habile Géographe & fidèle Historien. Dans la suite des Siècles *Memphis* devint Capitale de l'*Egypte*; donc elle l'étoit déjà au-tems d'ABRAHAM. Il est cependant fort incertain si *Memphis* étoit alors bâtie. Que l'on jette un coup d'œil sur la Carte de l'*Egypte*; *Memphis* étoit située précisément sur le bord du Nil; par conséquent dans le lieu où les Eaux devoient être plus profondes, pendant le débordement annuel de ce Fleuve. Imaginera-t-on que les premiers Colons de l'*Egypte*, encore peu

acoutumés à ce phénomène étonnant, aient été assez hardis pour placer des Habitations sur le lit d'un Fleuve si redoutable? Ils n'ont certainement osé le faire, que quand ils ont été exercés à l'art de construire des Diguees, des Chaussées, des Canaux, & à exhausser le sol de leurs Villes, à 18. ou 20. coudées plus haut que le Nil. De l'aveu de tous les Anciens, l'*Egypte* a comencé à être habitée par la partie inférieure, ou par le *Delta*, dont *Memphis* est fort éloignée; & c'est sans doute dans cette partie qu'ABRAHAM arriva. N'importe, on nous dit hardiment, que le Roi qui enleva SARA étoit le Roi de Memphis, auquel ABRAHAM étoit allé offrir sa Sœur.

La jeune SARA, dit l'Auteur, avoit 90. ans, selon l'Ecriture, quand Dieu lui promit qu'ABRAHAM, qui en avoit 160. lui feroit un Enfant dans l'année. L'Ecriture dit formellement, qu'ABRAHAM n'en avoit que cent. Peut-on se persuader, dit-il, qu'un Vieillard centenaire aura un Fils, & que SARA nonagenaire puisse encore enfanter? Gen. XVII. v. 17. ABRAHAM lui-même ne croioit donc pas la chose possible, selon les Loix de la Nature; & la plaisanterie de nôtre Auteur, qui appelle SARA jeune à cet âge, est fort déplacée.

ABRAHAM, qui aimoit à voyager, alla dans le Désert horrible de Cadès avec sa femme. Il est bon de se rapeller, que ce second Voiage est postérieur de vingt ans au premier. Ce Désert si horrible étoit une vaste Campagne, sans habitation, mais propre au paturage; c'est ce que l'Ecriture entend souvent sous le nom de Désert: Lieu par conséquent très comode pour ABRAHAM, acoutumé à camper au milieu de ses Troupeaux, & toujours acompagné d'un grand nombre de Domestiques. Dans le Livre de l'Eclésiastique, Chap. XXIV. v. 18. Cadès est représenté come un Lieu planté de Palmiers. Ce n'étoit donc rien moins qu'un Désert incapable de culture.

Un Roi de ce Désert ne manqua pas d'être amoureux de SARA, come le Roi d'Egipte l'avoit été. *Le Père des Croyans fit le même mensonge en Egipte; il dona sa femme pour sa Sœur.* Nous avons vû que ce mensonge est imaginaire, que la fausseté est, non pas dans le discours d'ABRAHAM, mais dans le récit de nôtre si judicieux Auteur.

Il termine enfin cet important Article par un trait de Satire contre les Comentateurs, qui ont fait un nombre prodigieux

de Volumes , pour justifier la conduite d'ABRAHAM & pour concilier la Chronologie. Si cela étoit vrai , ces Volumes seroient fort inutiles ; la conduite d'ABRAHAM n'a pas besoin de justification , quand on n'altère point les faits & que l'on s'en tient au Texte de l'Écriture. L'objection de Chronologie est fort aisée à résoudre , elle ne peut éfrayer personne.

Il s'en faut beaucoup , que l'on ait relevé tout ce qu'il y a de répréhensible dans ce premier Article : Il renferme presque autant de faussetés que de mots. L'on peut déjà juger par cet exemple , quelle estime on doit faire du Livre entier ; combien cette sublime Philosophie est capable de contribuer à l'instruction des Lecteurs. Faussetés , Calomnies , Faits hazardés ; Ignorance affectée ; voilà les Armes avec lesquelles on attaque ce qu'on appelle de *vieux préjugés*. Pourvu qu'un Auteur plaisante avec esprit , qu'il écrive avec grace , qu'il décide avec hauteur , il est Philosophe en titre , il a droit de régenter le Genre-Humain.



EPI TRE

A M. D*** sur le DICTIONNAIRE PHILO-
SOPHIQUE.

*Tel Auteur , de plus d'un Ecrit ,
Fait mépriser son Cœur & louer son Esprit :
Nous devons à chacun une exacte justice ,
Et faire détester & l'Erreur & le Vice.*

Tu veux que de ce Dictionnaire
Je t'apprens quel est l'Auteur :
Mais son nom est-il nécessaire ,
Et si l'Ouvrage est bon , le rendra-t-il meilleur ?
S'il est mauvais , il convient de le taire.
A l'entendre , c'est un Docteur ,
Qui se pique de profondeur ;
Et qui fait plus que son Bréviaire ;
Mais sa Science est fort légère.
Il montre de l'esprit , du goût , un ton railleur ;
Mais , à parler avec candeur
Son Livre ne peut satisfaire
Un Sage , un éclairé Lecteur.
Il traite , de pure chimère ,
Des Objets , qui par leur grandeur

Surpassent le jour qui l'éclaire.

Sur sa route il sème des fleurs ,

Qu'il orne de belles couleurs.

Il peut nous amuser , peut être nous instruire ;

Mais il peut aussi nous séduire ;

Son Livre est un amas & de bien & de mal.

L'Auteur s'érige un Tribunal

Où se décident toutes choses ;

Mais étant un peu partial ,

On perd la meilleure des Causes ;

Sous ce Dictateur illégal.

Il chicane chaque Ministère ,

Dont le Peuple est fort libéral ;

Un Miracle est pour lui chose peu nécessaire ,

Qu'il laisse à la foi du Vulgaire ;

Dont il conjecture assez mal.

L'Eternel , nous dit-il , ne veut jamais en faire ,

Et ne peut rien changer à l'Ordre général ;

Car il ne fait rien d'arbitraire :

Tout changement aux Loix peut devenir fatal.

Mais décider ainsi , c'est être téméraire ;

Dieu doit-il aux Mortels compte de ses desseins ?

Et l'Homme , l'œuvre de ses mains ,

Lui qu'arrête un peu de poussière ,

Voit-il l'Ordre des Cieux & de la Terre entière ?

Et Dieu soumettroit-il à sa faible lumière

Son Plan & le sort des Humains ?

Respectons ses Droits souverains ,

Et pour nous élever nous même ,
 Gardons nous d'abaïſſer nôtre Maître ſuprême ,
 L'Etre tout ſage & tout parfait.
 Le plus grand de tous les Miracles
 - Seroit qu'il n'en eût jamais fait ,
 Que l'Homme les eût crûs , ſans voir aucun éfet
 Conforme à ſes divins Oracles.
 Il peut bien ſuspendre ſes Loix ,
 Et l'Univers entier obéit à ſa voix.
 Un Prodiges eſt ſouvent l'œuvre de l'impoſture ,
 Que nous cache une nuit obſcure ;
 Mais quand la Vérité veut affermir ſes droits ,
 Le Créateur permet , qu'elle puiſſe , à ſon choix ,
 Conſerver ou changer l'Ordre de la Nature.
 Reſpectons le pouvoir des Cieux ;
 Et ſar ce Dieu ſaint & terrible ,
 Qu'une lumière inacceſſible
 Semble dérober à nos yeux ,
 Mais qui ſe montre dans la Bible ,
 Gardons nous de porter un œil audacieux.
 On croit trouver de l'Héroïſme ,
 En s'éloignant du Catéchisme.
 Avec un reſpect affecté ,
 Sourdeſment l'on ſape , l'on mine
 Les Loix d'une ſaine Doctrine ,
 Qu'on brave avec impunité.
 L'Homme qui vit dans l'ignorance ;

Qui jouit des Objets , sans avoir connoissance
De son Esprit & de son Corps ,

Dont le jeu , les divers ressorts
Surpassent nôtre intelligence ;

Lui , qui de l'Univers voit à peine les bords ;
Pourroit-il se flatter d'une pleine évidence ?

Ce qui m^e semble obscur , peut être clair pour vous.
De nos divers talens ne soyons point jaloux.

NEWTON pouvoit prouver ce qu'on nioit encore ,

Lui , dont l'Esprit fut plus qu'humain ;

VOLTAIRE peut savoir ce que mon Ame ignore ,

Et son œil , dans la nuit , peut voir lever l'Aurore.

Ce qui semble douteux est peut être certain ;

Ce qu'on cherche aujourd'hui se découvre demain.

Tous nos progrès sont lents ; ils ont leurs périodes ;

Nos Aïeux ont long tems nié les Antipodes.

Après la nuit , on voit naître le jour ;

Il nous éclaire tour à tour.

Un Objet fort réel , nous peut être invisible ;

Ce qu'on ne comprend pas , on le croit impossible ;

Et sans consulter la Raison ,

Nôtre incrédulité tourne tout en poison.

L'AUTEUR confond souvent l'Histoire avec la Fable ;

Et par un abus déplorable ,

Il soutient sans pudeur le oui , come le non ,

Le faux come le vraisemblable.

Du Mensonge il devient un zélé Défenseur ,

Et n'a point honte de l'Erreur ,

Qu'il déguise & qu'il envisage

Toujours sous une belle image

Un Sophiste jamais manqua-t-il d'Argument ?

Il prétend démontrer que l'Homme n'est point libre ,

Qu'il ne peut dans son choix conserver l'équilibre ,

Que toujours quelque objet cause son jugement ;

Mais j'en appelle au sentiment :

Lors qu'il choisit , ce choix n'est-il pas volontaire ?

N'est ce pas librement qu'il pèse & délibère ?

Il peut être en repos , se mettre en mouvement ,

Refuser ou choisir ce que son cœur préfère ;

Il donne son consentement

A ce qui peut le mieux lui plaire ;

Il peut à son devoir immoler son desir ,

Et , malgré son penchant , triompher du plaisir.

Je n'ai qu'à le vouloir , je pense , j'examine ,

Je compare & me détermine.

Pourquoi nous comparer à de vils Animaux

Qui n'ont ni vertus , ni défauts ,

Dont l'instinct est l'unique guide ?

Si l'Homme & le Chien sont égaux (*),

Nul Mortel ne sera ni vertueux ni perfide ;

(*) L'Auteur du Dictionnaire Philosophique compare l'Homme à son Chien ; il prétend qu'ils ne sont pas plus libres l'un que l'autre , Et que l'Homme est nécessairement déterminé à agir par l'impression des objets extérieurs.

48 JOURNAL HELVÉTIQUE

Être bon ou méchant , alors tout est égal ;

L'Homme est semblable à l'Animal ,

J. mais sur les Mortels la Raison ne préside ;

Mais que devient le Mal moral ?

Qui pourroit soutenir l'état d'incertitude

Où l'on plongerait les Humains ?

Qu'il est pour l'Ignorant facheux , pénible & rude ;

Mais la Raison prescrit des principes certains ,

Qui peuvent du bonheur nous ouvrir les chemins ;

Sa lumière combat un obscur Fatalisme ,

Qui peut conduire à l'Athéisme ,

Cet Enemi cruel de la Société

Et de l'auguste Vérité.

Mais ne craignons pas moins l'aveugle Fanatisme ,

Qui frappe tous ses coups avec autorité ,

Et du Culte Divin corrompt la pureté

Laiissons aux faux Dévots leurs barbares Maximes ;

N'autorisons jamais le désordre & les crimes ;

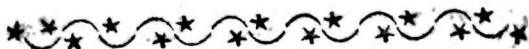
Arrachons de l'Erreur le funeste bandeau ;

Nous avons la Raison , marchons à son flambeau.

Un Ouvrage n'est beau , louable , légitime ,

Qu'autant que la Raison l'approuve & le confirme.

G E N E V E .



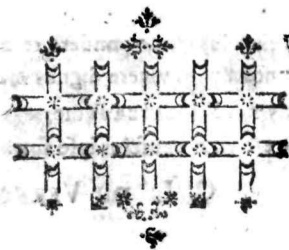
QUATRAIN

AU PHILOSOPHE BIENFAISANT.

POUR célébrer sa gloire , ACHILLE eût un Ho-
MERE ;

Pour chanter HENRI QUATRE , il faloit un VOL-
TAIRE.

Sage , mais en Héros ; Bienfaissant , mais en Roi ;
Quel Chantre , O STANISLAS , fera digne de Toi !





V E R S

*A l'occasion de la Mort de M. HERBSTER ,
ci devant Conseiller Privé de la Cour de
S. A. S. le Margrave de BADE-DOUR,
LAC & son Archiviste à BALE.*

PROH dolor ! iste meus semper venerandus
Amicus ,

Intempestivum mortis adivit iter.

Qui modo vivus , erat rerum fandi que peritus ,

Is vita , in tumulo , deficiente , jacet

Hei ! Patria infelix , tibi mors fera sustulit omnes

Divitias : . Varro Marchicus occubuit.

Qui tua sustinuit solus modo pondus rerum ,

Quive annos Pylios vivere dignus erat.

Sed sistant lachrymas ! HERBSTERUS morte redemptus ;

Vivit , & est vitæ conscius ipse suæ.

C. L. DU VERNY.





ETRENES A MELLE... P***.

VOTRE demande est singulière : Quoi , des Etrènes ! à vous , MADEMOISELLE , à vous qui ne donnez jamais rien ? Mais vous êtes trop belle pour n'être pas éternée. Etrénée ! Quel mot ! Heureux celui qui le premier vous étrénera ! Il faut donc vous satisfaire , & en même tems vous punir de ne rien donner à ceux qui aimeroient fort à recevoir de vous. Assurément vous ne devinez pas comment je dois m'y prendre , pour vous étréner , & tout à la fois me venger de votre humeur peu libérale. J'ai pour cela différens moyens : C'est de vous faire un de ces fades compliments , si comuns dans cette saison ; ou bien de vous écrire trois ou quatre pages de réflexions bien morales , & bien appropriées à la circonstance présente ; de vous avertir par exemple , que l'Année que nous començons , ne vaut pas celle qui vient de finir ; que le plaisir a seul le pouvoir d'arrêter le tems , qui s'envole. Je pourrois ajouter mille pensées aussi belles & aussi nouvelles , & finir par ce Couplet , quoi qu'il soit un peu vieux :

Plus inconstant que l'onde & le nu .ge ,
 Le Tems s'enfuit , pourquoi le regretter ?
 Malgré son humeur volage ,
 Qui le force à nous quitter ,
 En faire usage ,
 C'est l'arrêter.

Goutons mille douceurs ;
 Et si la vie est un passage ,
 Sur ce passage
 Semons des fleurs.

Vous comprenez , MADEMOISELLE , qu'en vous écrivant sur ce ton , je vous donnerai des Etrènes , puis qu'enfin je vous donnerai des paroles : En même tems je me vengerai , puisque je vous donnerai de l'ennui. Que dites vous de ce projet ? Il vous épouvante sans doute. Rassurés vous, vous n'en aurez que la peur ; je vous fais grace de mes lieux comuns. Je m'imagine voir votre impatience : Finissez ce verbiage , dites vous , & voyons votre présent. Le voici, Melle. Mon présent est un conseil sage , très propre à être mis en pratique , & qui , pour être exprimé en allés mauvais Vers , n'en contient pas moins une vérité incontestable. Une vérité n'est elle pas un magnifique présent ?

Voulez vous être mon Vainqueur
 DAPHNE' ? Ne soies point sévère :
 Quand une Belle est difficile , ou fière ,
 Elle ne peut rien sur mon Cœur.

Si les Graces étoient farouches , inhumaines ,
 Leur redoutable aspect feroit trembler d'éfroi :
 Avec des fleurs , elles forment leurs chaines ,
 Tout se soumet à leur aimable loi.

Imités la jeune AURORA :
 TITON l'admire , l'adore ;
 Elle ne s'irrite pas ;
 Elle rougit , & desire :
 Bientôt l'Amante , dans ses bras ,
 Presse son Amant , & soupire.

Telle est la loi de l'amoureux Empire ,
 On n'y porte qu'un doux lien.
 Sans la douceur, les attraits ne font rien.

Eh ! ne savez vous pas pourquoi VENUS est belle ?
 DAPHNE' , souvenez vous en bien ,
 C'est que VENUS n'est pas cruelle.



LIVRES NOUVEAUX.

LETTRES écrites de la Montagne, par J. J. ROUSSEAU. A Amsterdam, chez MARC MICHEL REY, MDCCLXIV. grand in 12. en deux Parties; contenant ensemble 374. pages.

Ces Lettres; au nombre de IX. paroissent adressées à un Citoyen de Genève, & ont essentiellement pour objet les plaintes de M. ROUSSEAU sur les Procédures faites, dans cette Ville, pour la condamnation de ses Ouvrages: Ce qui le conduit à faire leur Apologie, & à tacher de réfuter les qualifications, qui leur ont été données, de *téméraires, scandaleux, impies, tendans à détruire la Religion Chrétienne & tous les Gouvernemens*; qualifications sous lesquelles ces Ouvrages ont été condamnés, défendus, ou flétris par divers Etats, spécialement à Genève.

L'Ouvrage que nous anonçons paroît en Suisse depuis peu. Le nom seul de l'Auteur l'a fait rechercher avec empressement, sans que l'on sût de quoi il traitoit. Il s'en est débité un grand nombre d'Exemplaires en Hollande, où il a été imprimé,

& on en a fait passer quantité dans les principales Villes de l'Europe, même à Genève, quoi que la Magistrature, le Clergé & les Conseils de cette République y soient ataqués d'une manière indécente & sans ménagement.

La longueur, la diffusion, les écarts, les répétitions, le manque d'ordre & de méthode, que l'on trouve dans ces Lettres, les rendent peu susceptibles d'un Extrait juste & bien suivi. Nous allons cependant en donner des idées à nos Lecteurs. Leur style est vif, animé, élégant, logistique; mais il nous paroit, que l'on y trouvera bien des sophismes & bien des contradictions.

Dans un Avertissement préliminaire l'Auteur manifeste ses vues en publiant cet Ouvrage, & il les peint & colore ainsi: *Ma Patrie ne m'est pas tellement devenue étrangère, que je puisse voir tranquillement opprimer ses Citoyens, sans m'en inquiéter, lorsqu'ils sont compromis leurs droits, qu'en défendant ma Cause. Rien de moins important pour le Public, continue-t-il, j'en conviens, que la matière de ces Lettres. La Constitution d'une petite République, le sort d'un petit Particulier, l'exposé de quelques Injustices, le refusation de quelques Sophis-*

mes ; tout cela n'a rien en soi d'assez considérable, pour mériter beaucoup de Lecteurs. Mais, dit il, si mes sujets sont petits, mes objets sont grands & dignes de l'attention de tout honnête Homme. Laissons GENEVE à sa place, & ROUSSEAU dans sa depression ; mais la Religion, mais la Liberté, la Justice ! Voilà, quel que vous soyez, ce qui n'est pas au dessous de vous.

- On conviendra assez généralement d'un tel Axiome ; mais pas si aisément de l'application que l'Auteur en fait à ses Lectures. C'est aux Théologiens des différentes Comunions Chrétiennes, à décider si elles blessent la Religion ; c'est aux Magistrats éclairés, Protecteurs des Loix, à ceux qui ont fait une étude approfondie du Droit public, à nous apprendre si elles n'attaquent pas l'Autorité ; si les Maximes qu'elles renferment ne tendent pas au désordre, à saper même cette Liberté raisonnable, qui fait le bonheur des Peuples, & à les exposer au funeste malheur de tomber dans l'Anarchie ; c'est aux Jurisconsultes, Flambeaux de la Justice, à faire connoître, si cette Justice a été violée en la personne de M. ROUSSEAU, dans les Procédures faites contre lui. Le Public attend sans doute, avec impatience, le sentiment de ces trois Ordres respectables, pour juger

si l'Auteur peut se qualifier de Défenseur de la Religion, de la Liberté & de la Justice.

Dans la 1^{ère} LETTRE M. ROUSSEAU rapporte l'état de la Question relativement à lui. Elle se réduiroit, dit-il, à quelques erreurs dans la Foi. Il examine ensuite, si elle est de la compétence des Tribunaux civils: Ce, qui le conduit à une discussion prolixé; & il décide, que de telles erreurs n'étant pas nuisibles à la Société, elles ne sont pas punissables par la Justice humaine. Il paroît que cette vérité devoit être généralement requé; mais il s'agit de l'application, de plusieurs distinctions, & d'une juste exposition des faits & des circonstances. M. ROUSSEAU se plaint, que l'on ait qualifié ses Ouvrages de *téméraires, scandaleux, impies, tendans à détruire la Religion & tous les Gouvernemens*, & qu'ils aient été condamnés & flétris sur ces accusations, qui n'ont aucune réalité. Il se récrie de ce que, pour fonder de telles imputations, ses Adversaires ont falsifié, ou supprimé partie de ses propositions & de ses raisonnemens. A cette occasion il avance, que l'Evangile même, par des extraits infidèles & de fausses interprétations, pourroit avoir une par-

JOURNAL HELVETIQUE

reil sort. Pour appuyer une Thèse, qui paroît vraie, il se sert de comparaisons scandaleuses & révoltantes, pour tous ceux qui reconnoissent la vérité & la divinité des Livres sacrés. Nous ne les rapporterons pas, crainte d'être nous mêmes en scandale; mais nous ne doutons point qu'elles ne soient relevées convenablement par des Théologiens, qui ont à cœur le bonheur des Hommes : Bonheur qui ne se trouve que dans la Religion & dans la Révélation sur laquelle elle est fondée.

L'Auteur, dans la II^{me} LETTRE, parle de la Religion de Genève, des principes de la Réformation, & il comence une discussion sur les Miracles. Les Réformateurs, les Théologiens, les Miracles, ceux du Sauveur lui même, tout y est traité d'une manière scandaleuse & révoltante. Donons en quelques traits.

Il dit, à la page 51. *Les Réformés de nos jours, du moins les Ministres, ne connoissent ou n'aiment plus leur Religion. Sur quoi fonde-t il une accusation aussi grave, aussi téméraire? Sur ce qu'ils n'ont pas poussé un cri de joie à la publication de son Livre, qui n'ataquoit, dit-il, que leurs Adversaires & la Superstition. Plus bas, parlant des Théologiens, il dit encore: Avec leur son risiblement arrogants, avec*

lettre rage de chicane & d'intolérance, ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent.... De telles propositions, de telles expressions portent avec elles leur réfutation & leur condamnation.

À la page 53. il dit, relativement aux Théologiens de Genève: *Un Philosophe les pénètre, les voit Ariens, Sociniens; il le dit & pense leur faire honneur; mais il ne voit pas qu'il expose leur intérêt temporel, la seule chose, qui généralement décide ici bas de la Foi des Hommes. L'intérêt temporel est la seule chose qui décide ici bas de la Foi des Hommes! Proposition, dans une telle généralité, fautive s'il en fut jamais, & très injurieuse à l'Humanité.*

Après ce trait vénimeux, lâché tout en passant contre le Genre-Humain, s'il continue ainsi ses imputations contre un Corps si respectable: *Aussi tôt alarmés, éfrayés, ils s'assemblent, ils discutent, ils s'agitent, ils ne savent à quel Saint se vouer; & après force consultations, délibérations, conférences, le tout aboutit à un amphigouri, où l'on ne dit, ni oui, ni non, & auquel il est aussi peu possible de rien comprendre qu'aux deux Playdoiers de RABELAIS. La Réponse des Théologiens de Genève, sur*

ce que M. d'ALEMBERT avoit publié contre eux & qui a été rendue publique, est approuvée des Chrétiens raisonnables, ennemis des Disputes Théologiques.

Il dit encore page 54. parlant à son prétendu Correspondant Genevois : *Ce sont de singulières gens, que Mrs. vos Ministres, on ne sait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas; on ne fait pas même ce qu'ils font semblant de croire; leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres. Ils font comme les jésuites, qui, dit on, forçoient tout le monde à signer la Constitution, & ne vouloient pas la signer eux mêmes. La Tolerance, l'amour de la Paix, de la Vérité & de la Religion, uni au Support & à la Charité Chrétienne, forment essentiellement le caractère, l'esprit de la Vénérable Compagnie des Pasteurs & Professeurs de Genève, ainsi que le savent tous ceux qui ont fréquenté leur Académie. Où est-ce que M. ROUSSEAU a appris, que les Théologiens de Genève forçoient à signer des Confessions de foi, qu'ils ne vouloient pas signer eux mêmes?*

Après une Critique impolie des Auteurs qui ont écrit contre ses Ouvrages, il s'écrie, pag. 61. *Comment les suivre dans ces multitudes de points sur lesquels ils m'ont*

enqué? Comment rassembler tous leurs Li-
 belles, comment les lire? Qui peut aller trier
 tous ces Lambeaux, toutes ces Guenilles,
 chez les Fripiers de Genève, ou dans le Fu-
 mier du Mercure de Neuchâtel? Je me
 perds, je m'embourbe, au milieu de tant de
 bêtises. Ces indécences, ces grossièretés,
 qui puent le Fumier de la Montagne d'où
 M. ROUSSEAU écrit, ne révoltent-elles pas,
 non-seulement ceux qui ont de l'urbanité
 & qui veulent que l'on garde toujours
 les bienséances, mais les Rustres & les
 Manans qui n'ont de relation qu'avec leurs
 Animaux. On en sera d'autant plus fra-
 pé, que ces imputations de Libelles, de
 Lambeaux, de Guenilles chez les Fripiers
 &c. regardent des Auteurs & des Théo-
 logiens connus avantageusement dans la
 République des Lettres, dont les Ouvra-
 ges figurent dans plusieurs Bibliothèques
 de goût, & qui consacrent leurs plumes
 à la défense de la Religion & à l'avance-
 ment des Mœurs. Quant à notre Jour-
 nal, qu'il traite de Fumier, il nous pa-
 roit que l'Auteur auroit dû avoir plus de
 respect pour notre Auguste Souverain,
 pour ce Monarque éclairé, sous les glo-
 rieux auspices duquel il paroît, & qui a
 bien voulu accorder à M. ROUSSEAU un

azile dans notre Pays. Pour ce qui nous concerne, loin d'être ofensés de cette qualification méprisante, nous la regardons come un éloge de la part d'un Ecrivain, qui prétend que les bons Ouvrages sont ceux qui sont proscrits ou condamnés au feu, dans divers Etats & par des Magistrats dont nous respecterons toujours les lumières & la justice. Si d'ailleurs il y avoit de l'infect dans nos Journaux, nous ne pourrions le reconoitre, que dans la *Confession de foi du Vicairé Savoyard*, dont on a raporté une partie dans ceux de l'Année dernière, pour la réfuter.

Pour sortir du *bourbier des bêtises* où M. ROUSSEAU dit qu'il est plongé, il s'enfonce dans un autre, où le Christianisme & la Religion sont directement ataqués par les fondemens, puis qu'il s'y agit de la vérité historique de l'Évangile. Voici l'heureuse transition par laquelle il passe à une Matière si importante. *Tirons de ce fatras un seul Article pour servir d'exemple, leur Article le plus triomphant, celui pour lequel leurs Prédicans se sont mis en Campagne, Et celui dont ils ont fait le plus de bruit; les Miracles.* Il entre à cet égard dans un grand détail; il cherche à montrer l'inutilité des Miracles de l'Évangile, & à prouver qu'il n'est point nécessaire

de les croire pour être Chrétien. Nous ne le suivrons pas dans cette carrière délicate: Il sera réfuté par des Plumes dignes de soutenir la Vérité & la Divinité des Livres Sacrés.

M. ROUSSEAU, dans la III^{me} LETTRE, continue sa dilcution sur les Miracles, & par un mélange & une confusion étonante dans un Ecrivain de sa réputation, il y mêle, il y combat des aculations portées contre lui.

Pour prouver la non nécessité des Miracles, il établit trois caractères auxquels les Homes peuvent admettre la Révélation & la Mission des Envoyés de Dieu. Il tire le I^{er} de la nature de la Doctrine, de son utilité, de sa beauté, de sa sainteté, de sa verité. Comparant ici la Morale Chrétienne avec celle des Philosophes Païens, nous lui devons la justice de rapporter les belles expressions dont il se sert, pour établir la supériorité de la première: *L'Évangile seul est, quant à la Morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique, toujours semblable à lui même.*

Le 2^{me} caractère des Envoyés de Dieu, dit-il, est leur sainteté, leur véracité, leurs mœurs pures & sans tache &c. On admettra aisément ces deux caractères & les belles idées qu'il en donne; mais il se

roit à desirer qu'il pensât & qu'il raisonnât aussi juste sur le suivant.

Le 3^{me} caractère qu'il pose est *une émanation de la Puissance Divine, qui peut changer le cours de la Nature &c.* Laisant la réfutation des raisonnemens scandaleux & des objections que M. ROUSSEAU forme contre la réalité & la vérité des Miracles du Sauveur, à des Théologiens très éclairés, qui y travaillent, nous nous bornerons à dire, en général, qu'il fait une comparaison détestable de ces Miracles avec les Prestiges, les effets de la Magie, les Opérations physiques, les Jeux de Gobelet &c. Reconnoit-on un Chrétien dans un Auteur qui pense & qui parle ainsi? Il se donne cependant pour tel, & il veut qu'il soit & que l'on puisse être Chrétien, en adoptant & en pratiquant simplement la Morale Evangelique.

Il convient que les Miracles fassent & persuadent le Peuple: Incapable, suivant lui, de raisonner, il ne pourroit comprendre les autres caractères d'une Mission Divine. Dans cette supposition, & par charité pour ce Peuple, M. ROUSSEAU ne devoit pas anéantir les Miracles, & lui arracher le seul fondement de sa foi. Quand on s'écarte de la saine Doctrine, des Vérités salutaires que Dieu a révélées

aux Homes dans la Divine Parole, on tombe dans les contradictions les plus frappantes & dans les égaremens les plus funestes.

Dans la IV^{me} LETTRE M. ROUSSEAU, en suposant qu'il fut coupable, examine les Procédures tenues contre lui à Genève; il les compare aux Loix de cette République, & il trouve ces Procédures entièrement illégales. Cette Lettre, peu intéressante pour tout autre que des Genevois, qui connaissent & peuvent juger de leurs Constitutions, ne doit point nous arrêter.

: La V^{me} est une continuation de cet examen peu curieux pour la généralité de nos Lecteurs. Il cite une Jurisprudence en sa faveur, des Procédures faites en des cas semblables aux siens.

. Il annonce ensuite le but qu'il se proposoit en publiant la Profession de Foi du Vicaire Savoyard: *C'étoit pour établir solidairement une Paix universelle; ... pour faire voir qu'au fond tous étoient d'accord; que sans de dissensions ne s'étoient élevées, sans de sang n'avoit été versé, que pour des malentendus; que chacun devoit rester en repos dans son Eglise, sans troubler celui des autres; que par tous on devoit servir Dieu & aimer son Prochain, obéir aux Loix, &*

qu'en cela consistoit l'essence de toute bonne Religion. Que ce but est louable ! Que ces Maximes sont belles ! Pourquoi sont-elles mêlées & gâtées par tant de choses répréhensibles ? Pourquoi l'Auteur ne les pratique-t-il pas ? Pourquoi marque-t-il tant d'animosité & de rancune contre les Magistrats & le Clergé de Genève ? Pourquoi y semer le trouble, la division ? Quelle contradiction entre ses Préceptes & sa conduite ! Y reconoitra-t-on l'Homme, qui cherchoit à établir solidement une Paix universelle ?

La LETTRE VI^{me} est destinée à se justifier contre l'accusation d'avoir ataqué les Gouvernemens. Il fait une Analyse de son Contrat-Social, dans lequel il ne trouve rien qui puisse fonder cette accusation, & il veut que la Procédure faite contre lui à Genève soit sans exemple. Il termine cette Lettre ainsi : *La conduite du Conseil envers moi m'aflige, sans doute, en rompant des nœuds qui m'étoient si chers & mais peut elle m'avilir ? Non, elle m'élève, elle me met au rang de ceux qui ont souffert pour la Liberté. Mes Livres, quoi qu'on fasse, porteront toujours témoignage d'eux mêmes, & le traitement qu'ils ont reçu ne fera que sauver de l'opprobre ceux qui auroient l'honneur d'être brûlés : après eux. Voilà*

un Auteur indéfinissable. Il envisage comme un honneur ce qui est regardé généralement comme une flétrissure, & il a espérance de s'attirer encore de pareils honneurs.

La VII^{me} LETTRE est destinée à donner l'état présent du Gouvernement de Genève, fixé par l'Édit de la Médiation. Il dit à son Correspondant Genevois, supposé ou réel : *Des Gens de très bon sens vous disent ; nous sommes le plus libre de tous les Peuples : D'autres de très bon sens vous disent ; nous vivons sous le plus dur esclavage. Lesquels ont raison... ? Tous, mais à différens égards. Une distinction très simple les concilie. Rien n'est plus libre que votre état légitime ; rien n'est plus servile que votre état actuel.*

Vos Loix, continue-t il, ne tiennent leur autorité que de vous ; vous ne reconnoissez que celles que vous faites ; vous ne payez que les droits que vous imposez ; vous élisez les Chefs qui vous gouvernent ; ils n'ont droit de vous juger que par des formes prescrites. En Conseil Général, vous êtes Législateurs, Souverains, indépendans de toute Puissance humaine ; vous ratifiez les Traités, vous déclarez de la Paix & de la Guerre ; vos Magistrats eux mêmes vous traitent de Magni-

fiques; très honorés & Souverains Seigneurs. *Voilà votre Liberté.*

Voici votre Servitude. Le Corps chargé de l'exécution de vos Loix, en est l'interprete & l'arbitre suprême; il les fait parler comme il lui plait; il peut les faire taire; il peut même les violer, sans que vous puissiez y mettre ordre; il est au dessus des Loix. Il entre dans un certain détail, pour faire croire aux Genevois, qu'ils sont sous le joug, & il le termine ainsi: Si vous êtes Souverains Seigneurs dans l'Assemblée, en sortant de-là vous n'êtes plus rien. Quatre heures par an Souverains subordonés, vous êtes Sujets le reste de la vie, & livrés sans réserve à la discrétion d'autrui.

Il leur dit de parcourir leurs Annales, depuis le tems où leurs Syndics n'étoient que simples Procureurs de la Communauté, où ils lui rendoient compte de leurs commissions, le chapeau bas, jusqu'à celui où ces mêmes Syndics, dit-il, dedaignans les droits de Chefs & de Juges qu'ils tiennent de leur election, leur preferent le Pouvoir arbitraire d'un Corps, dont la Communauté n'élit point les Membres, & qui s'établit au dessus d'elle contre les Loix. Il fait ensuite divers raisonnemens politiques; il parle de quelques Etablissemens de police; des Impôts de 1716. pour les Forti-

Statutions; de l'Edit de la Médiation de
 1738. qu'il loue, qu'il critique: Il avan-
 ce qu'il étend, les droits du Conseil Gé-
 néral, mais qu'il les borne, sans y avoir
 compensation. Plusieurs Articles de ce
 Règlement limitent, énervent, enlèvent
 l'Autorité à ce Conseil-Général. A cette
 occasion il dit: *A force de tout soumettre
 à la règle, on détruit la première des ré-
 gles, la Justice, & le Bien public; & il s'é-
 crie: Quand les Hommes sentiront ils, qu'il
 n'y a point de désordre aussi funeste que la
 l'arbitraire!... Ce Pouvoir est lui
 même le pire de tous les désordres. Employer
 un tel moyen pour les prévenir, c'est sur
 les Gens, afin qu'ils n'aient pas la Fièvre.
 Genève est bien éloigné d'être soumis à
 un tel Pouvoir. Ses Constitutions & les
 bones intentions de ses Magistrats, le ga-
 rantissent des funestes prédictions de M.
 ROUSSEAU. La prudence & la sagesse des
 Citoyens & Bourgeois les prélerveront aus-
 si des pernicieuses insinuations de cet Ecri-
 vain, & des déplorables divisions intestines,
 qui perdent les Etats & les font souvens
 tomber dans une affreuse Anarchie, bien
 plus à craindre encore qu'un Pouvoir ar-
 bitraire. Il accuse d'Injustice, & de Tira-
 nie le Petit Conseil; il parle avec mépris
 du Conseil des Deux Cents; il taxe le*

Conseil Général de foiblesse & de lâcheté & dans les précédentes Lettres, il fait passer les Eclésiastiques, vénérables, par leurs lumières & par leurs mœurs, pour être des Incrédules, des Hypocrites, des Gens sans Religion. Un tel Ouvrage n'est il pas le plus affreux Libelle, & ne mérite-t-il pas cette qualification bien plus que les Ecrits des Auteurs de Genève, qui ont critiqué ses Productions?

La VIII. LETTRE traite encore de l'Edit de Pacification ou de la Médiation; de l'Esprit de cet Edit, du Contrepoids qu'il donne à la Puissance Aristocratique: Il accuse le Petit Conseil d'avoir entrepris d'anéantir ce Contrepoids par des voies de fait; il examine les inconvéniens allégués; il parle du Systeme des Edits sur les emprisonnemens. Il s'étend particulièrement sur le droit des Représentations, *restreint*, dit-il, *mais confirmé par la Médiation*. Il fait voir l'utilité de cet Article, les cas de la Représentation, ceux où elle doit être portée au Conseil Général; il établit, que ce droit, lié à la Constitution de l'Etat, est le seul moyen d'unir la Liberté à la Subordination, & de maintenir le Magistrat dans la dépendance des Loix, sans altérer son Autorité sur le Peuple. Il trouve qu'à

cet égard le Règlement de la Médiation est défectueux, & que le Conseil s'en prévaut. Malgré toutes ces Observations, qui paroissent avoir pour but d'aigrir les Citoyens & Bourgeois contre la Magistrature, il faut convenir cependant qu'il ne leur conseille aucun moyen violent: *Suffisez-vous un instant les Maîtres, en moins de quinze jours, vous seriez écrasés*, leur dit-il.

La IX^{me} LETTRE roule sur la manière de raisonner de l'Auteur des Lettres écrites de la Campagne; sur le but que M. ROUSSEAU lui attribue. Il cite des exemples des prétendues vues d'anticipation du Conseil, & de la moleste des Bourgeois. Il donne le caractère de la Bourgeoisie, & il conclut ainsi: Le but de l'Auteur qu'il réfute est, dit-il, *d'établir le prétendu droit négatif dans la plénitude que lui donnent les Usurpations du Conseil*. Il réfute les raisonnemens sur lesquels on fonde ce droit, & nous ne le suivrons pas dans les détails où il entre à cet égard.

Voici un trait qui attaque tous ceux qui servent l'Etat, depuis le Premier Syndic jusques au dernier Officier de Livrée: *Quiconque, à Genève, est aux Gages de la République, cesse à l'instant même d'être Citoyen, il n'est plus que l'Esclave* & le

Satellite des Vingt-cinq, prêt à fouler aux pieds la Patrie & les Loix, si tôt qu'ils l'ordonnent. Page 337.

En voici un autre assés méprisant, pour le général. En exhortant les Genevois, à ne pas faire attention aux exemples illustres & fastueux des Romains, des Grecs &c. cités dans les *Lettres de la Campagne*, il leur dit : *Ne laissez point forger vos chaines par l'amour propre. Trop petits pour vous comparer à rien, restez en vous mêmes, & ne vous aveuglez point sur votre position ... Vous sur tout, Genevois, gardez votre place, & n'allez point aux Objets élevés qu'on vous présente, pour vous cacher l'abîme qu'on creuse devant vous. Vous n'êtes ni Romains, ni Spartiates; pas mêmes Athéniens... Vous êtes des Marchands, des Artisans, des Bourgeois, toujours occupés de leurs intérêts privés, de leur travail, de leur trafic, de leur gain, p. 340. Et plus loin p. 341. Absorbés dans leurs Occupations domestiques ils ne songent à l'intérêt public, que quand le leur propre est ataqué: Trop peu soigneux d'éclairer la conduite de leurs Chefs, ils ne voient les fers qu'on leur prépare, que quand ils en sentent le poids.*

Pour soutenir ces alégués, il cite des exemples; il les tire depuis 1570. jusques au sien, arrivé en 1762. Il parle aussi du

Mémoire de M. MICHELI DU CRET, imprimé en 1745. qui a occasioné sa détention à Berne & ensuite à Arbourg ; précaution si naturelle contre tous ceux qui cherchent à troubler & à bouleverser les Sociétés

M. ROUSSEAU fait ensuite diverses comparaisons entre les Magistrats & les Bourgeois, toutes injurieuses aux premiers. Nous nous contenterons de relever une fausse proposition, qui semble être générale : Elle est page 359. dans la Note : *La Justice dans le Peuple est une Vertu d'état ; la Violence & la Tyranie est de-même dans les Chefs un Vice d'état. Si nous étions à leurs places, nous autres Particuliers, nous deviendrions comme eux, Violens, Usurpateurs, Iniques.*

Dans sa Conclusion, il feint ne vouloir donner aucun conseil aux Citoyens & Bourgeois. C'est à eux à sentir leur situation, sur le portrait qu'il leur en a fait. Cependant il leur dit, Pag. 366 : *Dans des cas particuliers, vous avez le droit de la Représentation... Mais quand ce droit même est contesté, c'est le cas de la Garantie.* Par là il veut leur insinuer le recours aux Médiateurs. Il leur recommande d'être unis entr'eux. *Vous êtes perdus sans ressource.*

leur dit-il, si vous êtes divisés. Et pour-
quoi le seriez vous, quand de si grands in-
térêts vous unissent !..... Fautra-t-il que vos
enfants disent un jour, en pleurant sur leurs
pères ; voilà le fruit des dissensions de nos
Pères ?

Il s'agit moins ici de délibération, que de
concorde, continue-t-il, le choix du parti
que vous prendrez n'est pas la plus grande
affaire : Fut-il mauvais en lui même, pre-
nez-le tous ensemble ; par cela seul il de-
viendra le meilleur, & vous ferez toujours
ce qu'il faut faire, pourvu que vous le fas-
siez de concert. Voilà mon avis &c. Quel-
les Maximes ! Quels Conseils ! On ne veut
point donner de Conseils, & on en donne !
On feint d'exhorter à la paix, & on fo-
mente la discorde ! On prêche la concorde
entre les Citoyens & les Bourgeois seule-
ment ; on leur dit de prendre tous en-
semble un parti, qui par cela seul de-
viendra le meilleur, quand même il se-
roit mauvais ! Comment qualifier de tels
principes ! Ne tendent-ils pas visiblement
à une odieuse Révolte ?

Mais pourquoi M. ROUSSEAU crie-t-il ainsi
au feu ? Son ancienne Patrie, pour la-
quelle il feint de s'intéresser encore, n'é-
toit-elle pas dans les mêmes dangers, où
sa passion & son imagination échauffée la

lui représentent, avant les Sentences rendues contre ses Ouvrages? Il devoit alors faire agir son amour patriotique, s'il y avoit lieu de le faire; & le Public ne seroit pas autorisé d'attribuer à la vindication, les troubles qu'il veut fomenter, & le venin que sa Plume distille contre tant des Personnes respectables.

ABREGE' de l'Histoire Ecclésiastique, depuis la Naissance de JESUS CHRIST, jusqu'à l'an MDCC. Par J. ALPHONSE TURRETIN, Pasteur & Professeur en Theologie & en Histoire Ecclésiastique à GENEVE: Traduit du Latin; avec un Discours préliminaire du Traducteur & des Notes. A Neuchâtel, chez SAMUEL FAUCHE, Libraire, MDCCCLXV. II. Tomes 8vo contenant ensemble 372. pages.

QUEL contraste frappant entre l'Ouvrage dont on vient de voir l'Extrait, & celui que l'on annonce présentement! Le premier, non-seulement répand un scepticisme sur la vérité historique de l'Évangile, mais il cherche à la détruire, & à saper ainsi la Religion Chrétienne. Le second prend pour fondement de cette Divine Religion la vérité & la divinité de l'Évangile. &

des autres Livres Sacrés, démontrées aussi par l'Histoire Ecclésiastique. Quelle opposition entre ces deux Auteurs ! M. ROUSSEAU fait son possible pour deshonorer sa Patrie en général, & l'Académie de Genève en particulier. M. TURRETTIN a illustré l'une & l'autre.

Il s'est fait plusieurs Editions Latines de l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, composé par ce célèbre Professeur, pour l'usage de l'Académie, & cet Ouvrage a mérité à juste titre la plus haute estime. La fidélité, l'impartialité, le choix, la netteté, l'ordre, la méthode, & une noble simplicité dans la narration, que l'Original renferme, le rendront toujours préférable à ce qui a paru jusques ici en ce genre.

Pour avoir une juste idée des précautions de cet Illustre Auteur, de ses vues & de sa méthode, en écrivant cette Histoire, écoutons le dans sa Préface, que le Traducteur a rendue en François : *Son premier soin, son soin capital, dit-il, a été la recherche du vrai : Non-seulement il évite de rien avancer de faux, mais même de rien donner d'incertain & de douteux, pour certain & pour constaté....*

L'importance des choses & leur utilité ont fait, le second objet de son attention. La brièveté d'un Abrégé lui a paru éxi-

ger à cet égard une attention particulière. Il s'est attaché à donner les faits essentiels. On voit, dans cet Abrégé, la naissance du Christianisme, son établissement de tous côtés, les persécutions qu'on lui suscita, ses divers états dans ses différens âges, les mœurs des Chrétiens, leurs pratiques & leurs réglemens dans chaque Siècle, les principales controverses qui y ont été agitées, la naissance & les progrès des erreurs, des superstitions &c. le rétablissement du Christianisme par la Réformation, &c. Tout y est décrit avec exactitude, avec sincérité, avec franchise & avec candeur, sans passion, ni esprit de parti. Notre Illustre Auteur ne dissimule point le tort de ceux qui, pour des sujets très minces ou très obscurs, ont déchiré la Chrétienté & altéré la pureté de la Religion. Il a donné, selon l'occurrence, des observations, judicieuses des jugemens solides d'approbation ou de blâme, pour discerner le vrai du faux, le certain du douteux, le bon du mauvais, l'utile du nuisible, l'important de ce qui ne mérite nulle attention.

L'étude de l'Histoire Ecclésiastique seroit peu utile, suivant notre Auteur, si on se bornoit à charger sa mémoire de noms &

de faits. Pour retirer du fruit de cette connoissance, il faut apprendre à juger des événemens avec équité & avec sagesse ; observer à quel point les Chrétiens ont souvent abusé de la Doctrine la plus excellente & la plus salutaire ; remarquer jusqu'où l'esprit de parti a été capable de les porter, quelles tragédies la passion a excitées, combien de maux ont fait naître les haines des Théologiens, les jalousies, les divisions, l'orgueil, les disputes, l'esprit de domination &c.

Cet Abregé est divisé en deux Parties ; & les Matières y sont rangées sous les Siècles auxquels elles appartiennent, en sorte que l'Histoire se trouve liée & bien suivie. La première comprend ce qui s'est passé dans les XV. premiers Siècles ; & la seconde ce qui est arrivé dans les XVI. & XVII. Dans cette dernière la narration y est plus étendue ; on y décrit l'Histoire de la Réformation & son établissement dans les divers Pays de l'Europe.

Il manquoit à cet excellent Ouvrage d'être mis dans une Langue qui le rendit d'une utilité plus générale, & le public est certainement très redoutable au Traducteur, qui vient de le donner en François & qui l'a de plus enrichi de Notes & d'Additions intéressantes. La Tra-

duction nous a paru fidèle, d'un style clair, aisé, & qui ne sent nullement la gène.

Le Discours Préliminaire, que le Traducteur a placé à la tête, mérite beaucoup d'attention. Il entre dans un détail très instructif des différentes utilités que l'on peut retirer de l'Histoire de l'Eglise. On y trouve des pensées neuves, & sur tout des réflexions très édifiantes. Nous nous bornerons à indiquer ici la première & la plus importante de ces utilités; C'est, dit notre pieux Traducteur, qu'elle contribue à affermir notre foi, à nous assurer de plus en plus de la Divinité du Christianisme, en nous apprenant par qui, par quels moyens, sur quoi; & avec quelle rapidité il s'est établi dans le monde.

C'est par des Gailléens, des Juifs, le mépris des autres Nations; par des Pécheurs, Gens sans lettres, sans apui, sans crédit, sans autorité;... c'est par des croix & des tribulations, par le sang, la persécution & les souffrances, par ce qui auroit dû l'étouffer dès sa naissance. Cette Divine Religion triompha des Doctrines & des Cultes religieux établis depuis nombre de Siècles, & cela malgré l'opposition des Grands de la Terre, des Philosophes, des Sages du monde, des Prêtres &c.

92 JOURNAL HELVÉTIQUE:

Tout cela avec une telle rapidité, qu'en moins d'un Siècle la plupart des Provinces de l'Empire Romain furent remplies de Chrétiens. Des Evénemens si frapans engagent le Traducteur à conclure ainsi ce Paragraphe. *Qui ne s'écrieroit, transporté d'admiration, Doigt de Dieu, Religion Céleste, Œuvre Divine!*

Il donne encore plus de poids à ces considérations, en remarquant, que l'établissement du Règne de J. C. avoit été formellement prédit par ce Divin Sauveur. Il cite ces Prédications, celles de DANIEL &c, & il s'écrie ensuite: *Quel autre que l'Esprit de Dieu auroit pu prédire avec tant d'affurance de telles incompréhensibilités?*

Les Notes que le Traducteur a insérées dans le Corps de l'Ouvrage sont de deux genres: Les unes tendent à ramener toujours le Lecteur à l'essentiel de la Religion, à lui inspirer de l'éloignement & du mépris pour les questions inutiles, qui ont souvent occupé les Théologiens & même les Conciles: Les autres Notes sont, à peu près toutes, des Aditions historiques. Il y en a spécialement de très intéressantes & peu connues, sur les *Vaudoi*, les *Hussites* ou *Frères de Bohême*.

A la fin de la Section 16. du XVI^{me} Siècle, le Traducteur a rassemblé, en pré-

cis , les principales raisons sur lesquelles la Tolerance est fondée. On voit, avec plaisir, son amour pour la Religion, pour une Religion fondée sur la vérité & la charité, & son desir sincère de conduire les Hommes au bonheur, en leur faisant adopter & suivre cette Divine Religion.

En général cet Ouvrage, plus répandu par cette Traduction, sera d'une très grande utilité, sur tout pour ceux qui n'ont pas des idées nettes & distinctes des diverses révolutions que le Christianisme a essuies, depuis sa naissance jusques à la fin du Siècle passé. Il les instruira des différentes dispensations de l'Être Suprême envers son Eglise, & les engagera à des réflexions propres à les confirmer dans la croyance de cette Divine Religion, & à pratiquer les justes devoirs qu'elle leur prescrit.

Pourquoi des Livres utiles à la Religion & aux Mœurs, ne sont-ils pas autant recherchés, autant répandus, que le sont les Livres qui tendent à les saper & à les détruire? *O Tempora, O Mores!*

D ICTIONNAIRE *Domestique portatif*, contenant toutes les connoissances relatives à l'Œconomie domestique & rurale &c. Par une Société de Gens de Lettres, A Paris, chez VINCENT, Rue St. Severin, MDCCLXIV. 3. Vol. 8vo.

LES Journaux & autres Ecrits publics ont donné de grands éloges à cet Ouvrage, qui a beaucoup de débit. Son utilité est généralement reconue. On y entre dans un détail intéressant des différentes branches de l'Agriculture; on y enseigne la manière de soigner, nourrir & conserver toutes sortes de Bestiaux; d'élever les Abeilles, les Vers à soie &c. On y trouve aussi les instructions nécessaires sur la Chasse, la Pêche, les Arts, le Commerce, la Procédure, l'Office, la Cuisine &c. Il est d'un usage général pour toutes les conditions. Ceux qui vivent de leurs Rentes; ceux qui ont des Terres à faire valoir, des Jardins, des Vergers, des Arbres à cultiver; des Chevaux à soigner, du Bétail à conserver; ceux qui ont des Procès à soutenir; les Commerçans; les Oeconomies, qui veulent apprendre ce qui est d'un usage universel dans l'intérieur d'une Maison; tous pourront aque-

rir facilement, dans ce Dictionnaire, les connoissances propres à leur vocation ou à leur but. Les Auteurs ont puisé dans les meilleures sources & fait les meilleurs choix; ils ont donné aussi un ordre très méthodique à leurs matériaux, sur lesquels ils ont répandu beaucoup de clarté, de précision & d'intérêt.

L'AMI des Jeunes-Gens, &c. Par M. G***. A Lille, chez J. Baptiste HENRI; & se vend à Paris chez DUCHESNE, Rue St. Jacques, MDCCLXIV. 11. Parties in 12.

LE Public a fait un accueil favorable à plusieurs des Ouvrages qui ont eû pour but le bien de l'Humanité, & dont les Auteurs ont pris le titre de ses Amis. On a vû paroître dans ce genre l'*Ami des Homes*, auquel ont succédé l'*Ami des Femmes*, l'*Ami des Filles*, l'*Ami des Arts*, l'*Ami de la Paix*, l'*Ami de la Fortune*, l'*Ami des Muses*.

Voici présentement l'*Ami des Jeunes Gens*. L'Auteur se propose de les instruire dans des Dialogues divisés par Journées. Les Interlocuteurs, qu'il suppose à la Campagne, sont un Chevalier, une Comtesse, & M. G*** lui même &c:

La première Journée présente des Consi-

dérations importantes sur nos devoirs.

Dans la *seconde* on fait connoître combien l'Education ordinaire est défectueuse, & on y traite aussi des soins qu'on doit prendre pour dresser le Corps des Enfans.

La *troisième* roule sur la manière de former le Cœur des Jeunes-Gens.

La *quatrième* Journée enseigne les moyens les plus propres à cultiver l'Esprit.

L'Auteur, ne se piquant pas de courir après des idées neuves, sur le sujet intéressant qu'il traite, a choisi, par tout, ce qu'il a crû le plus propre à le perfectionner & le rendre d'autant plus utile. PLATON, XENOPHON, CICERON, SENEQUE, QUINTILIEN, PLUTARQUE, BACON, LOCKE, MONTAIGNE, FLEURI, FENELON, DE CROUZAZ, ROLLIN, LA CHALOTAIS, ROUSSEAU même, & d'autres, lui ont fourni divers Matériaux, dont il a fait un heureux triage, qui rend son Livre très recommandable.

MAGAZIN des Adolescens, ou Entretiens d'un Gouverneur avec son Elève &c. A Paris chez GUILLIN, Libraire, Quai des Augustins, MDCCLXIV. un Vol. in 12.

Il a paru, sous le titre de *Magazin*, quelques Ouvrages, qui ont été fort gou-

tés: Tels sont, *Magazin des Enfans, des Adolescentes, des Dames prêtes à entrer dans le monde; Magazins nouveaux &c.* On espère, que le *Magazin des Adolescents*, qui paroît depuis peu, n'aura pas moins de succès.

Cet Ouvrage est destiné à des Jeunes-Gens de 15. à 16. ans. Il est divisé en XV. Entretiens, qui roulent sur la Langue Françoisè, l'Orthographe, la Langue Latine, l'Eloquence &c. Le Gouverneur retrace à son Elève, qui sort de Rhétorique, - 1°. Les Règles de la Langue Françoisè dans plusieurs cas douteux; 2°. Les Principes de l'Eloquence, & les divers genres de stile; 3°. Il donne des exemples servans d'application aux Règles, tirés de CICERON, ou des Orateurs François les plus estimés, tant de la Chaire que du Bureau. Le tout est entremêlé de Réflexions propres à former les mœurs & le gout.

BIBLIOTHEQUE des Génies & des Fées.
A Paris, chez DUCHESNE, Rue St. Jacques; 1765. II. Vol. in 12.

CE Livre renferme un Choix des Contes de Génies & de Fées, les plus goutés, tant pour la tournure, que pour la mo-

rale que l'on peut y puiser. Ces Contes étoient dispersés dans des Ecrits périodiques, ou dans des Feuilles volantes. On les a rassemblés en un Corps, en choisissant les plus agréables, les plus piquans & les plus moraux.



L E T T R E S

De JULIE à CAMILLE.

VINGT-DEUZIÈME LETTRE

C'EST quelquefois au moment où nous croyons toucher au comble de la félicité, que nous sommes exposés à tomber dans le comble de l'infortune. J'ai failli à en faire la triste expérience & la frayeur que m'a causé l'aventure dont il s'agit m'a procuré une fièvre violente, qui a duré plusieurs jours. Je vais vous faire le détail de cet événement : Vous en sentirez peut être avec plus de vivacité le plaisir que vous procurera sans doute mon bonheur actuel.

Je vous ai marqué dans ma précédente, que le Comte & le Chevalier devoient aller passer une dizaine de jours à Orléans.
- Pour

Pour dissiper l'ennui que nous caufoit leur absence , nous allions fréquemment , Melle de S****. Epouse du Chevalier , & moi, nous promener dans une Allée du Parc ; qui aboutit à une espèce de Terrasse, d'où l'on découvre en perspective la Ville d'Orléans , & nous pouillions du côté de cette Ville des soupirs , qui nous faisoient ensuite éclater de rire. La veille du jour que nous atensions nos Amans, nous nous y arrêtames plus qu'à l'ordinaire , dans l'espérance de les voir bientôt arriver , & nous reprenions tristement le chemin du Château , entre 7 & 8 heures du soir , lorsque tout à coup nous fumes investies par quatre homes masqués , qui nous traitèrent , malgré nos cris , à la porte du Parc , où nous trouvames une Chaise de poste , dans laquelle ils nous portèrent , & qui partit come un éclair , sous l'escorte de ces quatre Ravisseurs.

Nôtre douleur étoit si vive , qu'elle nous ôtoit jusqu'à la faculté de penser. Je ne saurois guère définir nôtre situation. Elle tenoit presque de la létargie , sans cependant que nous eussions perdu conoissance. Au bout d'une demie heure de marche , le bruit de plusieurs Cavaliers nous fit revenir à nous. Nous les apellames à nôtre secours & animés par des voix , qu'ils

reconurent sans doute, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur notre Escorte, qu'en moins d'un quart d'heure cet affreux combat fut terminé à l'avantage de nos Libérateurs. La portière de notre Chaise s'ouvrit, & nous eumes la satisfaction de nous trouver dans les bras du Comte & du Chevalier. Nos larmes furent d'abord les seules expressions de notre reconnoissance. Nous ayant ensuite assuré qu'ils n'étoient point blessés, ils allèrent examiner s'ils ne pourroient point reconnoitre l'Auteur de ce rapt, parmi les cadavres & les mourans étendus sur la poussière. Nous nous accordions à l'attribuer au Frère de Melle de S**. qui avoit toujours persécuté cette aimable Soeur, de la manière la plus outrageante. Il étoit en effet un des Acteurs, mais nous fumes extrêmement frappés, en découvrant que cette criminelle entreprise s'étoit faite de concert avec le Duc de FLORAC, qui, d'une voix mourante pria le Comte de VOLVIRE de les faire transporter dans son Château, pour ne pas les laisser expirer sur le champ de bataille. On les mit dans la Chaise que nous venions d'ocuper, avec ordre au Postillon de les conduire à Florac, où ils moururent, l'un & l'autre, la même nuit en désespérés.

Quant à nous, nos braves Défenseurs nous ayant placé sur le devant de leurs Selles, nous arrivâmes sur les 10 heures du soir au Château de Franqueville. Nous trouvâmes ma Tante dans le plus violent désespoir. Elle ne doutoit pas qu'il ne nous fut arrivé quelque funeste catastrophe, ayant appris, par le rapport des Domestiques, que l'on avoit envoyé nous chercher de toutes parts, que la Porte du Parc se trouvoit ouverte. Nous avons appris ensuite que ces Scélerats, dont nous sommes enfin pour jamais délivrés, avoient corrompu un des Garçons Jardiniers, qui étoit allé les avertir & leur avoit ouvert la Porte. Voilà come l'on trouve souvent dans ses propres Domestiques des Enemis cruels, prêts à sacrifier l'honneur & la vie de leurs Maîtres à un vil & fardide intérêt.

Melle de S** par la-mort de son abominable Frère, entre en possession d'un bien considérable, & le Chevalier se trouve en possession de la personne qu'il adore, avec 80 mille Liv. de rente. Vous avouerez que cela n'est pas malheureux pour un Cadet de Famille, qui n'avoit que son Cape & l'épée, lors que je suis arrivée ici. Mais venons au détail de ce grand jour, qui a fait tant d'heureux à la fois.

Ma Tante, voulant nous surprendre agréablement, nous engagea la semaine dernière à aller passer une journée chez la Duchesse de PINCOURT. Le Comte de VOLVIRE & le Chevalier étoient partis pour Paris depuis 8 jours, & nous ignorions le moment de leur retour, en sorte que nous étions dans le cas d'avoir besoin de distraction. Nous nous mîmes en voiture, Meile de S**, HORTENSE & moi, Mad. de FRANQUEVILLE se dispensa d'être de la partie, sous prétexte d'occupations auxquelles elle étoit bien aise de vaquer en liberté.

A peine avons nous diné, qu'un Courier de ma Tante vint à toute bride nous dire de reprendre le chemin du Château, où notre présence étoit nécessaire. Nous le questionnâmes en vain; toute la réponse que nous pûmes en tirer, c'est qu'il n'étoit rien survenu de fâcheux. Cependant nous ne laissions pas d'être fort inquiètes de cet ordre précipité, lorsqu'en approchant de Franqueville, nous vîmes paroître, avec une joie indicible, non seulement le Comte de VOLVIRE & le Chevalier de FOLSILLE, mais aussi le jeune Marquis de RIBERVILLE, qui se précipita dans les bras de sa chère HORTENSE. Nous ne doutâmes plus que l'arrivée de ces tendres

Amais ne fut le seul motif du message qui nous avoit donné tant d'inquiétude. Nous ignorions encore combien ma Tante avoit su mettre à profit notre petite absence, & combien nous étions proche de notre commune félicité. Mad. de FRANQUEVILLE s'étoit réservée le plaisir de nous l'apprendre elle même. Elle nous reçut à l'entrée de son vestibule, en riant de l'alarme qu'elle nous avoit donnée, & nous ayant fait passer tous six dans son Cabinet, elle nous apprit, que la célébration de notre triple Mariage étoit fixée au surlendemain, que tous les préparatifs avoient été faits à ce sujet, & que l'on avoit fait inviter toute la bonne Compagnie du voisinage. Jugez, s'il est possible, de la délicieuse surprise que nous éprouvâmes : Nous tombâmes aux genoux de notre Protectrice, qui arrosa de ses larmes six Amais, qui ne pouvoient se lasser de lui marquer leur juste reconnoissance.

La Comtesse, en me serrant dans ses bras, me remit ensuite un Portefeuille, qui fit disparaître le Comte de VOLVIRE. J'y trouvai une Quitance générale de tous les Créanciers de mon Père, qui, moyennant Cinq cent mille Livres, qu'ils reconnoissent avoir reçues de ma Tutrice, me donnoient main levée des Saisies, qui m'é-

voient la jouissance de mes revenus, & qui me réduisoient à la Pension modique, que le Parlement m'avoit accordée jusqu'à l'extinction de ces Dettes. Ha! ma chère CAMILLE, peut on porter plus loin la générosité? Considérez que ce remboursement, fait au nom de ma Tutrice, ne donne aucun droit d'hypothèque sur mes biens, qu'il paroît naturel d'affecter à l'Emprunt que M. de VOLVIRE a fait, pour m'en remettre en possession. Je suivis le Comte, que la délicatesse avoit fait fuir, & l'ayant joint dans le Pavillon du Jardin, je tachai de lui exprimer toute ma reconnoissance.

Le lendemain, à mon lever, je ne trouvais plus mon ancienne Toilette. Elle étoit remplacée par une autre de vermeil ciselé, de la plus grande beauté. J'y trouvais deux Ecrins de pierreries de la plus grande magnificence. Une Cassette de laque m'offrit ensuite plusieurs bijoux, tant en or émaillé, qu'en cristal, garni du même métal. Je considérai ces superbes présents, auxquels la main qui les donoit ajoutoit un nouveau prix, lorsque HORTENSE & Melle de S** transportées de joie, vinrent me prier de passer chez elles pour partager leur admiration; mais à la vue de mes bijoux, elles furent forcées

de convenir, qu'ils surpassoient les leur en beauté.

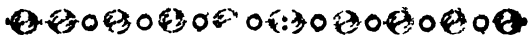
Tous les Contrats, dressés à l'avance par deux Notaires d'Orléans, nous furent apportés l'après midi. Je me contenterai de vous dire, qu'ils nous donèrent de nouvelles preuves de l'amour & de la générosité de nos Amans.

Enfin le Jour de la célébration de nos Mariages étant arrivé, son Aurore nous fut anoncée par une décharge de 300 boëtes. Vêtues de nos robes nuptiales, nos têtes ornées de diamans & d'une couronne de fleurs, en place de coëfure, nous descendimes; conduites par nos Epoux, chez Mad.^e de FRANQUEVILLE, qui nous reçut dans ses bras à la tête d'une nombreuse & brillante Compagnie. Nous nous rendimes dans la Chapelle, où l'Evêque d'Orléans nous donna la bénédiction nuptiale.

Cette cérémonie fut suivie d'un Diner pompeux, où les plus grands Musiciens de Paris se firent entendre, & à l'issue duquel ils nous régalerent d'un excellent Concert. Un Feu d'artifice, dont la décoration représentoit le triomphe des trois Graces, & qui fut acompagné d'une Illumination brillante, précéda un Souper splendide, que le son des Instrumens rendit

délicieux, & après lequel Mesdames de FRANQUEVILLE, de PINCOURT & de MONTILLET nous conduisirent chacune dans l'Appartement qui nous étoit destiné. Notre Toilette de nuit étant faite, elles se retirèrent pour céder la place aux heureux Mortels qu'il nous étoit permis de recevoir dans nos bras.

Nous ferons obligés de donner aux Fêtes brillantes qui se préparent pour nous, encore huit jours, après lesquels vous recevrez dans vos bras votre JULIE DE VOLVIRE.



L'INCONSTANT FIXE,

Comédie en trois Actes, mêlée d'Anecdotes.

LE Marquis de VALCE', Acteur principal de la Pièce, & qui donne lieu au titre, est un de ces Hommes agréables, gâtés par des conquêtes aisées, qui n'ont fait qu'amuser son cœur, sans l'occuper. L'Amour, que les difficultés entretiennent, n'a jamais fait une impression profonde sur le sien. L'Inconstance lui est nécessaire. La variété seule peut attracher à l'ennui un Esprit léger, que tout affecte, & que rien ne fixe.

Le Marquis a suivi à la Campagne Mad. DE CLEVILLE, riche Veuve, qui l'aime de bonne foi, malgré ses inconstances perpétuelles. Une jeune Paysane, Filleule de Mad. DE CLEVILLE, nommée **NETTE**, charme le Marquis par cette aimable simplicité, si rare de nos jours, & qui doit plaire d'autant plus à ceux qui connoissent les artifices que les Belles des Villes employent pour se faire des Adorateurs.

Dans le tems qu'il se livre à cette nouvelle passion, **FATIME**, Nièce de la Veuve, arrive à la Campagne. Le Marquis se souvient qu'il a eû de l'amour pour elle. Le tems qu'il a été sans la voir fait qu'il la trouve plus belle que jamais. Son cœur léger erre de la Tante à la Nièce & à la Filleule, sans pouvoir se fixer. La dernière qu'il voit est toujours celle qui triomphe des deux autres. Les transports que ces Belles lui inspirent tour à tour, la manière dont il se défend lors que **FANI** le surprend auprès d'**ISETTE** fournissent des scènes & des situations fort agréables.

Après avoir promis à chacune des trois séparément de n'aimer qu'elle, **VALCE'** se trouve avec ses Maitresses dans une Partie de Chasse. Un Orage sépare & disperse la compagnie. Le hazard réunit le Mar-

quis & FANI. Emportée par son cheval, elle fit une chute, qui eût été très dangereuse, sans le secours de son Amant. Ils se rendent ensemble au lieu où les Chasseurs s'étoient doné rendez vous. VALCE' seul avec FANI dans un bois, en est plus amoureux que jamais, & la trouve fort au dessus de ses Rivaless. FANI l'écoute avec plaisir; elle exige des sermens de fidélité, qu'il lui fait, & qu'elle croit, Enchanté, touché de sa confiance, le Marquis tombe à ses genoux, avoue ses erreurs, & abjure sa légèreté.

Mad. DE CLEVILLE le surprend dans cette situation. Elle en marque d'abord beaucoup de dépit; mais les représentations & les prières du Marquis & de FANI l'apaisent, & elle consent à leur Mariage.

Voilà le Canevas de cette Comédie. On trouve beaucoup d'esprit & de graces dans les détails & dans les Ariettes. L'Auteur ne s'est point fait conoitre. Il dit seulement, dans un court Avertissement à la tête de la pièce, qu'il a voulu peindre les inconséquences de son cœur dans sa jeunesse. Quel qu'il soit, on remarque, par cette production, que c'est un Homme aimable & de beaucoup d'esprit.

LE MOINEAU ET LA FOURMI.

F A B L E.

UN Moineau, qui l'Hiver étoit dans l'indigence,

Fut caresser une Fourmi :

Il vanta sa sagesse, évalta sa prudence,

Et feignit d'être son Ami.

J'admire, lui dit-il, la sage prévoyance,

Que vous avez pour vos besoins ;

Mais je veux partager vos soins :

Unissons notre destinée,

Associons nous pour toujours ;

Je ferai plus de grains, dans une matinée,

Que vous pendant toute l'année.

Il fit si bien, par ses discours,

Qu'il eût de la Fourmi toute la confiance,

Et du petit Grenier l'entière jouissance.

Quand il eût consommé le fruit de ses talens,

Il s'envola, se moqua d'elle :

Et voila les Amis du Temps.

E P I T R E

A Melle ALEXANDRINE.

JEUNE & folâtre ALEXANDRINE,
 Je sentoîs mon heure venir ;
 Je touchois jusqu'à ma ruine ;
 J'allois . . Oui , j'allois m'attendrir ,
 Grâce à ta fripone de mine.
 J'ai pris la poste pour te fuir.
 Je me suis abusé sans doute ;
 Je n'en ai pas plus de repos :
 Change-t-on de cœur sur la ronte
 Come l'on change de chevaux ?
 L'Amour , hélas , est du Voyage ;
 Et quand je soupire pour toi ,
 Il bat de l'aile autour de moi ,
 Et s'aplaudit de son ouvrage.
 Je revois ces yeux libertains ,
 Que fait pétiller la folie ,
 Et tes agrémens enfansins ,
 Et cet art qui les multiplie ,
 Et cette bouche au doux souris ,
 Où le baiser vit & repose ,
 Et ce sein où , parmi les lis ,
 HÉRÈ' garde un Trône à la Rose.
 De loin tu fais lancer ses traits ;

Au fond d'un bois , dans la prairie ,
 Par tout je trouve ses filets ,
 Et je galope dans la Brie
 Avec l'Amour & tes atraits.

Apprens jusqu'ou va mon delire :
 Si le Ciel est pur , si les Champs
 Sont rafraichis par le Zéphire ,
 Je me dis : En ces doux momens

ALEXANDRINE doit sourire.

Mais , sur la cime des Forêts

S'il s'élève une Nue obscure ,

C'est toi qui boudes la Nature ;

Oui , les beaux jours sont tes bienfaits.

Que de feux ! Dis-moi donc qu'en faire ?

A peine as-tu tes dix sept ans.

Déserteurs des Bosquets rians

Et du Colombier de Sibère ,

Bien tôt tous les Amours du tems ,

Adroits , flatteurs & caressans ,

Viendront habiter la Volière ,

Béqueter tes Charmes naissans ,

Et je voyagerai long-tems ,

Avant de parvenir à plaire....

Chassé , crois-moi , ces Importans ;

Choisis plutôt un Fou sincère ,

Qui sache aimer sans fade encens ;

Tiens , si tu veux , j'ai ton affaire...

Je m'abandonne à cet espoir ;

Il a suspendu mes alarmes.

110 JOURNAL HELVÉTIQUE

Au galop je fuiois tes charmes ,
 Au galop je viens les revoir ;
 Je viens te consacrer ma vie ;
 Je suis yvre & brulant d'amour :
 Arrange-toi , je t'en supplie ,
 Pour m'adorer à mon retour.



LOGOGRIPE.

*A Melle R*****

QUAND le Soleil embélit la Nature

Par ton retour, je charme les Vergers ;
 Je suis d'un favorable augure ,
 Pour le Printems & les Bergers.

Si vous voulez , l'ais , décomposer mon être ,
 Vous trouverez le nom du plus fier Animal ;
 Vous y reconnoîtrez peu être ,

Un qui dort très long-tems ; un dangereux Métal ;
 Dans un Gouvernement le frein qui nous arrête ;
 La différence du matin ;

Le bruit de la Trompette ; un Titre souverain ;
 La Montagne du Roi Prophète ;
 Un Roi Geant , qui fut tué

Et dépouillé de tout par Josus'.

Un Fleuve de l'Égypte , une Couleur funèbre ;

Un Sage de la Grèce ; une Vache célèbre ;
 Certaine fleur dominante au Jardin ;

Le mot de Seigneur en Espagne ;

Une Graine dans la campagne ,

Dont la production est chère au Genre humain.

Si pour me deviner , l'ais , ou me comprendre ,
 Il faut ou me voir , ou m'entendre ,

Au lever de l'Aurore , aprochez où je suis ,
 Je pourai calmer vos ennuis.

Le Mot de l'Enigme du Mois de Décembre dernier est **ÉTINCELLE**; & celui du Logogriphe **REGIMENT**: On y trouve par combinaison, *Gîte, Rien, Mérite, Mein, Neige, Mirte, Mine, Rime, Mie, Mitre, Tigre, Gémir, Genie, Régie, Régime.*

AVERTISSEMENT.

L s'est glissé une faute d'impression à la page 47. ligne première, dans la *Description des Montagnes de Neuchâtel*, insérée dans le *Journal Helvétique de Décembre dernier*. Au lieu de ces mots, dans toute cette étendue, on doit lire, dans une partie de cette étendue; les limites étant ailleurs différentes du cours de la Rivière du Doux.





T A B L E.

A DITION à la Proposition, La Prof- périté découvre les Vices & l'Ad- versité les Vertus.	3
<i>Le Misantrope.</i>	17
<i>Examen du Diction. Philosophique.</i>	39
<i>Épître sur ce Dictionnaire.</i>	53
<i>Quatrain au Philosophe Bienfaisant.</i>	59
<i>Vers sur la mort de M. Herbfster, Conseiller de la Cour du Prince de Baden-Dourlach.</i>	60
<i>Etrènes à Melle P***.</i>	62
LIVRES NOUVEAUX.	
<i>Lettres écrites de la Montagne par M. R.</i>	64
<i>Abrégé de l'Hist. Ecclesiastique par M. Turre- tin, traduit en François.</i>	85
<i>Dictionnaire domestique portatif.</i>	92
<i>L'ami des Jeunes-Gens.</i>	93
<i>Magazin des Adolescents.</i>	94
<i>Bibliothèque des Genies & des Fées.</i>	95
PIECES AMUSANTES.	
<i>Lettre de Julie à Camille.</i>	96
<i>L'Inconstant fixe, Comédie.</i>	104
<i>Le Moineau & la Fourmi, Fable.</i>	107
<i>Épître à Melle Alexandrine.</i>	108
<i>Logogriphe.</i>	110